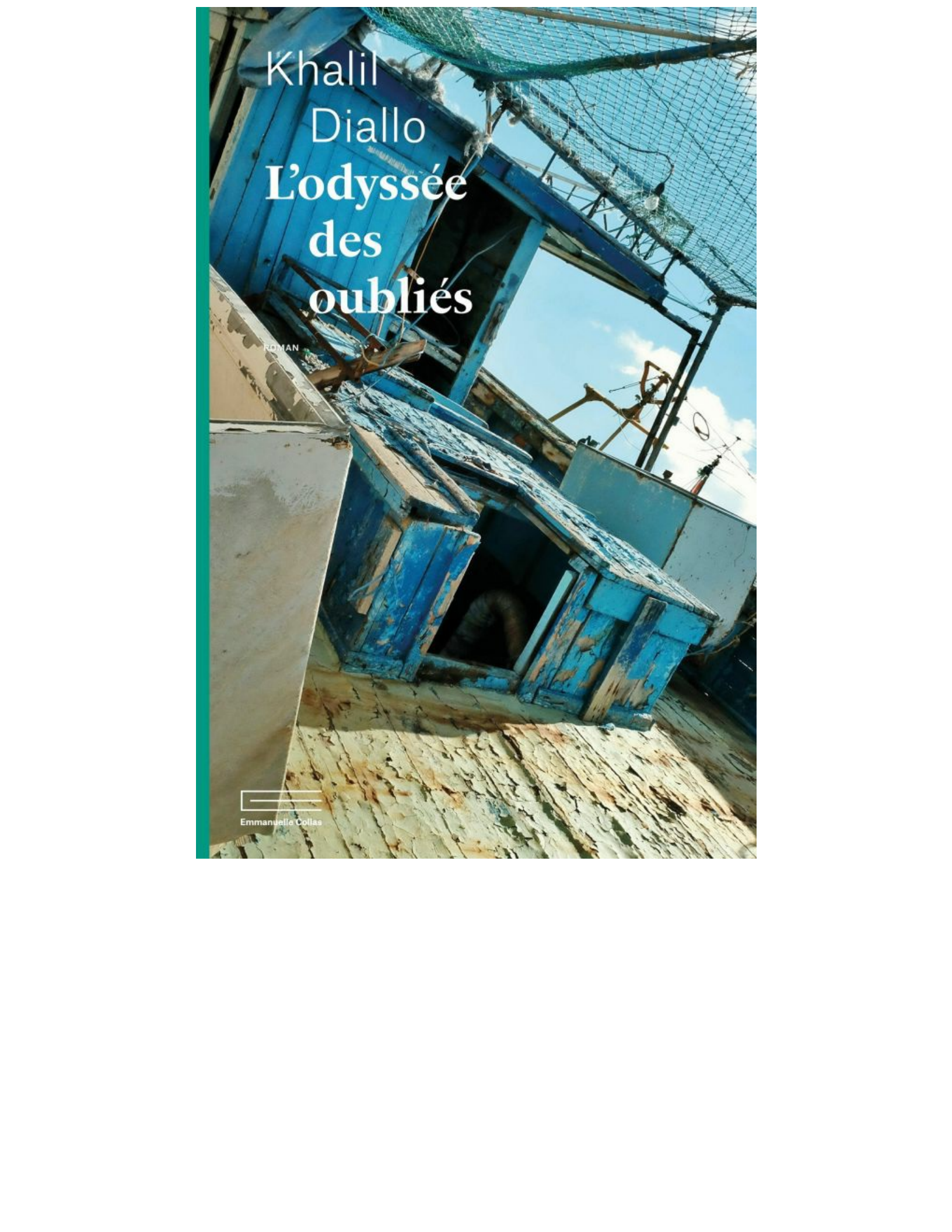


Khalil
Diallo
**L'odyssée
des
oubliés**


ROMAN

Emmanuelle Collas

A photograph of a fishing boat's deck, showing blue-painted wooden structures and a large fishing net. The scene is captured from a low angle, looking up at the structures and the net. The sky is visible in the background, and the overall atmosphere is one of a busy, working vessel.

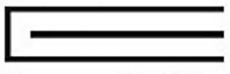
Khalil Diallo L'odyssée des oubliés

ROMAN


Emmanuelle Collas

Khalil
Diallo
L'odyssée
des
oubliés

ROMAN



Emmanuelle Collas

Couverture & intérieur : Cheeri

Photographie de la jaquette :

© Cristina Franceschini/EyeEm/GettyImages

© Emmanuelle Collas, 2021

pour la présente édition en langue française

Ce livre, qui paraît en France en août 2021 sous le titre

L'Odyssée des oubliés, est une version entièrement révisée,

en collaboration avec les éditions Emmanuelle Collas,

de l'ouvrage paru à Dakar en décembre 2020 aux éditions

L'Harmattan Sénégal sous le même titre (©Khalil Diallo, 2020).

La présente édition est publiée à la suite d'un accord

avec l'Agence littéraire Astier-Pécher.

Les éditions Emmanuelle Collas bénéficient

pour leur diffusion et leur distribution d'un partenariat

avec les éditions Anne Carrière.

Éditions Emmanuelle Collas

SAS Emmanuelle Galaade éditeur

57, rue Gaston Tessier

75019 Paris France

Pour tous les oubliés,

Pour Faruq et Abdou Khadre,

*Afin que la mémoire demeure rempart.
Pour mes maîtres, Abu Abass et Ahmed,*

*plus qu'un livre, une vie entière à vous dédiée.
Pour mon ami, maître et père,*

Pour Majnun,

Afin que la Perle rare illumine nos pas.

« Du reste, nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons à coup sûr affirmer la culpabilité de tous. Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi, et mon espérance. »

Albert Camus, *La Chute*

« S'approcher de l'œuvre, naviguer dans son sillage est signe indiscutable de mort certaine. »

Roberto Bolaño, *Les Détectives sauvages*



--- Itinéraire de Sembouyane

La vie est une plaie. Un exil. L'homme, de la poussière d'étoile égarée. Il n'agit jamais. Les esprits s'en chargent pour lui. Tout ce qu'il rencontre au cours de son existence est déterminé bien avant sa naissance, d'après nos croyances.

Les hommes naissent et déjà, quelque part, au-dessus de leur tête ou sur des tablettes invisibles tenues par des esprits, est inscrit l'essentiel de leur vie. La légende est sans appel : le lieu, les conditions, l'heure de naissance et le prénom tracent la destinée.

La mienne n'a pas échappé à cette règle. Je suis né dans un village d'Afrique de l'Ouest qu'on appelait Malaimé une nuit de Faniké. Or, c'est une cérémonie ancestrale marquant la fin de la circoncision pendant laquelle, selon la Geste héritée des Anciens, nul ne naît.

Le jour de ma naissance, le ciel a hurlé à s'en déchirer les cordes vocales. L'air était lourd. Dans tout le pays, la peur, l'effroi, la nature révoltée. Le lendemain, le gourou, venu célébrer ma naissance et annoncer mon prénom après quelques incantations seulement connues des initiés, a prononcé dans chacune de mes oreilles le prénom qui avait été choisi par mon père après consultation des sorciers du village. J'ai été nommé Sembouyane, « celui dont personne ne veut ». Ce pied de nez à la malédiction m'a sauvé du courroux des esprits maléfiques et de l'appétit des dévoreurs de nourrissons qui peuplaient Malaimé au cœur du petit pays de Forédougou – qui signifie « le pays de la forêt ». Cette terre est une enclave de moins d'un kilomètre de long située entre le Sénégal et la Guinée Conakry, encerclée par la forêt et qui ne dispose d'aucune autre ressource.

Tout l'équilibre de la région avait été mis en péril quelques années auparavant. Le chef du village et les sorciers de sa suite avaient défié nos génies protecteurs en diminuant les offrandes qui leur étaient destinées. Ils nous ont depuis tourné le dos. La guerre s'est enracinée dans le cœur des hommes.

Forédougou est devenu une zone de non-droit. Un territoire coupé en deux. Le Sud, y compris la région où nous vivons, est sous le contrôle des fidèles du camp au pouvoir depuis plus de vingt ans tandis que le Nord est occupé par les nationalistes : une bande de mercenaires, repris de justice pour la plupart. Les uns violent, tuent, pillent sans vergogne les populations et les autres se contentent de remplir leurs poches en concluant des accords avec les précédents. Tous ceux qui – comme mon oncle et son père avant lui – avaient prévu un armistice ou une fin prochaine du conflit se retrouvent désormais six pieds sous terre.

Quand j'ai eu quinze ans, la situation a empiré. La sécheresse ainsi qu'un feu de brousse ont ravagé toute la forêt et anéanti la totalité de nos vivres. Tout notre environnement a changé. Et nous ne connaissons plus aucun répit. Du matin jusqu'au soir, les fusils automatiques braillent, les explosions fusent, les grenades se font écho.

Notre terre est devenue une salle d'attente menant aux enfers, un lieu à faire pâlir le purgatoire. La rue principale est parsemée d'animaux décharnés, de cadavres en décomposition, de mendiants, lépreux ou manchots, victimes de mines gisant à même le sol, moignons exposés, mordant à pleines dents la poussière, gémissant, criant, suppliant, espérant d'un passant, du ciel ou d'un quelconque messie ne serait-ce qu'une goutte d'eau et une bouchée de mil. Tous, dans ce village, attendent, à défaut d'assistance médicale ou alimentaire, la mort salvatrice.

La nature a aussi connu son lot de malheur. Dépouillée de sa faune, elle a été réduite en champ de bataille, et chacune de ses parcelles ressemble à une tombe. Les médias du continent ainsi que RFI présentent ce qu'ils appellent *la réalité du terrain* et les chiffres du conflit. Nous ne sommes plus que des statistiques pour l'opinion internationale.

Heureusement, pendant cette période difficile, j'ai Grand-Père. Quand je ne tends pas de pièges aux rats palmistes et que je ne chasse pas quelque porc-épic en compagnie d'Idy, je passe mes matinées sur une de ses branches. Grand-Père, c'est un fromager, l'arbre le plus grand de la forêt. Les âmes de mes ancêtres s'y sont réfugiées pour se protéger des marchands d'esclaves maures et européens. Je lui parle dans ma langue, il me répond de la voix des sages. Tous les jours, au coucher du soleil, je devise avec lui sans que quiconque nous entende. Nous avons nos secrets. Il m'apprend la patience, et je l'égayé par ma naïveté.

Grand-Père me parle de Paris, où ont vécu tant d'écrivains, et me raconte des histoires tirées de romans qu'il qualifie de « classiques ». Je découvre avec lui la littérature.

Pourtant, depuis des siècles, il est enraciné sous nos cieux et n'a jamais bougé de cette forêt où je le retrouve chaque jour. Mais c'est lui qui me loue les vertus du voyage. Grâce à son amitié avec le vent, les oiseaux migrateurs et les courants marins, il connaît beaucoup de choses et me les enseigne. Il m'initie à la tolérance et me demande de toujours me rappeler que les hommes ne se haïssent pas – ils ont juste du mal à se comprendre.

Les seuls instants de tendresse que j'ai, hormis ceux passés avec Grand-Père, sont les heures où je vole un sourire à Diary, la fille aînée du meilleur ami de mon père. Nos concessions sont éloignées mais nos champs sont contigus, et nos parents entretiennent de bonnes relations.

J'ai observé sa démarche de gazelle et son teint de myrtille pour la première fois du haut de mon fromager. La voir me fait oublier mes moindres soucis. Frôler ses mains ou une partie de son corps suffit à faire battre mon cœur à tout rompre. Au début, nous nous sommes contentés de nous saluer, puis nous avons appris à rire ensemble avant de devenir intimes et, les années passant, nous ne nous sommes plus quittés.

Les journées avec elle se passent toujours de la même façon : nous faisons de longues promenades dans la forêt en chantant en chœur et, de temps en temps, elle m'apprend une comptine : la célèbre *Fatou yo* que fredonnent les jeunes filles le soir autour d'un feu de bois. Et, en travaillant ensemble, nous l'entonnons :

Fatou yo si dia dialano Fatou faye faye Fatou Fatou kélémen dio...,

« Je suis Fatou / la jolie Fatou, Fatou oh, oh Fatou / Comme tous les enfants du monde. »

Diary est un livre ouvert dans ma pauvre existence, mon roman préféré, le traité de littérature que je ne me lasse pas d'étudier, la fiction qui m'est la plus chère, l'intrigue qui dépasse sans cesse mes attentes.

J'ai vingt-deux ans cette année, nous sommes en 2013.

Les sages du village ont, au beau milieu du conflit, tous fait le même rêve. Ils ont vu en songe le feu sacré qui est, d'après les savoirs transmis de génération en génération, l'annonciateur du rite initiatique.

C'est une cérémonie d'initiation qui se déroule au cœur de la forêt en communion avec les esprits, à l'abri des regards indiscrets. Il peut s'écouler des années voire des décennies entre deux cérémonies. Elles s'apparentent à un passage de flambeaux entre deux générations et ne s'effectuent que lorsque nos ancêtres ont décidé que le moment est venu pour les jeunes d'acquérir le titre d'*homme*.

La veille de mon départ pour la forêt, après avoir communié avec Grand-Père pour trouver le courage nécessaire d'endurer sans sourciller les épreuves à venir, je me suis isolé dans ma petite case, au bout de la concession paternelle, sans parvenir à trouver le sommeil. Je pensais à mon futur, à la possibilité prochaine d'épouser Diary, à l'avenir que nous pourrions bâtir ensemble, loin de Malaimé et de ses convoitises, de ses conflits et de son instabilité.

Là-bas, de l'autre côté du Sahara et de la Méditerranée, tout serait si simple...

Je suis pris dans ces rêveries quand on frappe timidement à ma porte. Une voix féminine éclaire la pièce. Au-dessus de mon lit de feuilles séchées se tient ma gazelle. Je ne rêve pas, elle est bien là. Un vent frais parfume la case d'ambre et d'encens.

« Tu ne vas tout de même pas me laisser au pas de la porte ? »

Tout en elle a changé.

« Excuse-moi, entre. Je suis seulement étonné de te voir en ce lieu et à cette heure. »

J'ai du mal à trouver les mots.

« Je suis venu te faire un cadeau avant ton entrée dans la forêt pour te donner la force et t'aider à surmonter les difficultés de l'initiation. »

Sans crier gare, elle s'approche de moi, m'enserme la taille, promenant ses doigts fins sur mon corps. Je lui caresse le visage, et elle approche ses lèvres tremblantes. Je réponds tant bien que mal à son baiser. Elle porte ma main à sa taille, ôte le pagne qui cache sa nudité. Nos corps s'enlacent, comme si cette nuit était la dernière.

À l'aube, lorsqu'elle s'en est allée avec les rayons timides du soleil levant rejoindre la case de sa mère, je n'étais plus le même. Et le monde qui m'entourait était neuf à mes yeux. Étourdi, fatigué mais aussi léger que la brise qui soufflait autant que moi les senteurs de l'amour, j'étais devenu un homme – avant même mon initiation. Le soleil et le cri des oiseaux semblaient me souhaiter un bel avenir. Diary m'avait offert ce qu'elle avait de plus précieux selon les Anciens.

Les futurs initiés ont afflué de partout. Pour l'occasion, le pays a recouvré la paix. Les dignitaires rebelles et les membres du gouvernement ont ratifié un nouvel accord de paix. Les parents ont apporté des centaines de bœufs, un millier de boucs, un nombre incalculable de coqs, dont une partie servira à nourrir les esprits.

Nous jetons un dernier regard sur les enfants qui s'amuse, les hommes qui fument tranquillement leur pipe, sur Malaimé revêtu de ses atours de fête, et nous partons sans nous retourner.

Une fois à la lisière de la forêt, on nous a intimé le silence. Gare à celui qui oublierait de garder le secret de ses frères ! Les esprits des Anciens s'approprieraient son âme.

C'est ce pacte qui m'empêche de vous en dire plus. Cinq jours plus tard, nous sommes sur le chemin du retour.

À notre arrivée, c'est l'horreur. Le village n'est plus qu'un tas fumant de chair et de sang. Les voix qui devaient chanter notre courage se sont tues. Les seuls survivants que nous retrouvons, le corps criblé de balles, lorsqu'ils ne sont pas gravement brûlés, agonisent. Des enfants décapités, des vieillards démembrés, et du sang partout sur la Grand-Place du village. Nous sommes atterrés, remplis d'incompréhension.

Bientôt, j'aperçois le corps défiguré de mes voisins puis de ma mère. Le poing fermé, le visage dur, elle a l'air de s'être battue jusqu'à la dernière seconde. À ses côtés gît mon père, un sourire aux lèvres.

Croyant au miracle et déterminé à ne pas voir s'effondrer tout mon univers, les jambes tremblantes, la gorge nouée et la respiration saccadée, je prends aussitôt la direction de la case de Diary. S'il y a une personne que la mort doit épargner, c'est bien elle.

Mais je la trouve étendue sur le ventre, le pagne relevé jusqu'à la taille, un trou rouge sur chaque omoplate et une tache de semence entre les cuisses. Même dans l'humiliation et la mort, elle a encore la grâce de l'amour. Le collier qu'elle portait il y a trois jours dans ma chambre s'est éparpillé autour d'elle, et l'odeur fétide de la mort enveloppe déjà la nécropole silencieuse qu'est devenue Malaimé. J'ai la nausée, un goût de métal dans la bouche. Sa vie, comme celle de tant d'autres victimes des conflits armés, sera pour toujours incomplète – un roman qui se referme au milieu d'une phrase inachevée.

J'ai envie de hurler, de retrouver les auteurs de ce crime ignoble mais, au lieu de ça, je ne peux que m'effondrer. Mes forces me lâchent. Je cherche des larmes que je ne trouve pas. Je m'enferme dans le silence. Je ne prends même pas le temps d'embaumer mes morts ni de les mettre en terre. Ma détresse m'empêche d'aller vers eux. Mon deuil est déni. Je reste prostré dans la case où j'ai trouvé le corps de Diary, ma promise.

Je demeure ainsi pendant des jours, fixant la tache de sang qui vient sans cesse me rappeler l'atrocité de ses derniers instants et instille peu à peu dans mon esprit que rien ne me lie plus à cette terre maudite.

Et c'est ainsi que je finis par prendre une résolution : la guerre n'aura pas raison de moi ! Je ne serai pas la victime de plus.

Demain dès l'aube à l'heure où renaît la forêt, comme le poète exploré, je m'en irai. Je prendrai la route de l'exil, tracée par des cadavres. J'irai par les gîtes de la mort, champs de cadavres ravagés par la famine, la soif et la brutalité des hommes, à travers le désert pour trouver ma terre promise.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il celui qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

Au petit matin, sans argent, seul, je me demande bien comment faire pour rejoindre les rues larges et belles de Paris. Il me faudra sûrement faire appel à Sami, le passeur censé être, dans l'imaginaire collectif, envoyé par le génie protecteur des clandestins pour rendre la justice et convoier sans encombre les moins forts.

Et pourquoi Paris ? Parce qu'elle est pour moi la ville de toutes les réussites, mais surtout parce que les plus grands écrivains y ont vécu. C'est Grand-Père qui me l'a dit.

Avant le lever du soleil, je me mets en marche.

Et c'est là, à la lisière de la forêt, que je croise, comme surgi d'un autre monde, mon ami d'enfance Idy.

« *Al hamdulillaahi !* Dieu soit loué ! crie-t-il, les yeux humides. *Al hamdulillaahi !* Vous êtes là. »

Il est complètement méconnaissable. Ses habits sont maculés de sang, son visage cadavéreux et ses cheveux ébouriffés.

« Idy, mon frère, comment se fait-il que tu sois vivant ? Où étais-tu ? Tout le monde a été tué au village. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Raconte-moi tout. »

Comme Idy souffrait d'une indigestion après avoir mangé un porc-épic, mort deux jours au moins avant qu'on ne l'ait trouvé dans un de nos pièges, il n'avait pas été emmené dans la forêt.

Silencieux, Idy prend son temps puis me raconte :

« Ils ont tout détruit sur leur passage, ils ont massacré tout le monde... pan ! pan ! pan ! ... Et tuer, ça, ils aimaient... Ils étaient forts pour tuer, ça, je le sais... »

Ses paroles sont hachées, à peine audibles.

« Moi je sais, et je vais te dire, mon frère, car toujours je revois le feu, les bruits... Je n'ai pas compté combien, j'ai essayé avec mes doigts mais j'ai oublié, peut-être il y a cinq jours ou bien quatre. Tout le monde attendait votre retour avec le mouton, et les gens tapaient fort le tam-tam. Il y avait dans l'air une vraie joie ! Mais à un moment on a entendu vroom, vroom d'une façon étrange, et après comme ça, des gens avec des habits verts, des peintures noires sur le visage, sont sortis de la forêt. Ils sont descendus de voitures grandes grandes-là et ont sorti une boule de fer. Ils ont lancé ça sur le *kankuran* et v'lan ! boum ! il est devenu pâté, le sang sortait comme l'eau sort de la montagne... Les gens criaient, les femmes se cachaient mais, eux, ils ont sorti un grand pistolet avec beaucoup de bruit qui fait pas pan mais rataatatata, ratatata. Quand ils ont fait marcher ce pistolet-là, j'ai pas couru comme les autres, moi j'ai été intelligent, j'ai fait comme quand on jouait dans la forêt, je me suis couché, comme mort là. Ils ont tiré et les enfants criaient, les femmes aussi. Même les hommes pouvaient pas se battre, on les a tués très vite. Très rapidement, vite même, d'autres femmes encore vivantes ont été attrapées et, les militaires-là, ils enlevaient les pagnes des femmes et ils entraient entre leurs cuisses. Beaucoup de fois, chacun son tour, un à un, deux en même temps... La pauvre femme criait et on la frappait, après ils la tuaient. Ils ont tué tout le monde et ils sont partis. »

Son récit m'a bouleversé. Je lui ai raconté à mon tour la décision que j'avais prise et qui m'a mené jusqu'à lui. Idy m'écoute, suspendu à mes lèvres. C'est nouveau ça, chez lui. D'habitude, il parle d'abord, écoute ensuite, juste un peu, puis parle – toujours plus.

Idy est orphelin : il a perdu ses parents emportés par la fièvre alors qu'il était encore un bébé. Il a été élevé par un oncle qui ne l'aimait pas vraiment et pour qui il était plus une charge qu'un neveu. Alors parler, c'est son seul moyen d'exister.

La première fois que j'ai fait vraiment attention à lui, nous devions tous les deux être dans notre sixième année. Je rêvais dans la forêt au cours d'une de mes promenades en solitaire quand j'ai entendu un bruit sec à ma gauche. Je me suis retourné. Un jeune garçon, pas bien grand et très frêle, se tenait juste devant moi. Il s'est présenté et m'a demandé aussitôt si je voulais être son ami. Sans attendre de réponse, il a continué son monologue, parlant de sa naissance, de la mort de ses parents, de son oncle, et de ses malheurs. Il était bavard comme une pie et, depuis cette rencontre, nous ne nous sommes plus quittés.

C'est tout naturellement qu'il a accepté de partir avec moi.

« Où trouver l'argent nécessaire au voyage ? »

Une question qui reste encore sans réponse.

« L'argent ça pas vrai problème, mon frère ! Tu connais le vieux Souley, le vieux avec un œil gâté là, lui qui prenait l'argent des gens pour faire *sékirité*. C'est lui on dit il donnait aux militaires l'argent pour faire taxes. Au village-là on a dit lui vrai voleur, les billets il garde pour avoir des filles et fête à la ville. On va prendre l'argent là et on va aller à *Kaaw*, en Occident, mon frère. Moi je sais... »

— Que les esprits nous assistent et nous aident ! », me suis-je contenté de soupirer.

Si je ne l'avais pas coupé, il serait encore à l'heure actuelle en train de me dire ce qu'il sait.

Le soleil est haut dans le ciel. Nous avons marché d'un pas déterminé vers la case du vieux Souley. Nous l'avons mise sens dessus dessous et avons trouvé des piles de billets de banque cachées dans des chaussures en cuir, derrière un placard en

rotin. Une somme qui serait sans doute suffisante pour nous conduire à destination.

Puis, plus tard, nous avons conclu un marché avec le chauffeur d'un camion poubelle. Contre 500 €, il a été d'accord pour nous faire sortir du pays.

À la tombée de la nuit, il viendra nous prendre à la sortie de Malaimé comme s'il prenait des sacs-poubelles et nous emmènera.

En attendant, il me faut voir Grand-Père, l'écouter, lui parler et obtenir sa bénédiction. Il est, avec Idy, tout ce qu'il me reste sur cette Terre.

Accroupi sur les racines qui sortent de terre et forment comme un trône sur lequel Grand-Père serait assis, les yeux fermés, je me recueille.

C'est un long moment où l'espace et le temps semblent s'être dissipés, ne laissant exister que le silence. Bientôt, j'entends du fond de mon âme s'élever une voix. Elle me conte l'histoire de mes ancêtres, me rappelle combien l'homme doit souffrir et endurer en silence dans cette vie. Elle me conseille l'endurance et la foi pendant mon voyage, et me promet de ne pas me quitter. Avant de se dissiper, la voix de Grand-Père me fait une étrange révélation :

Tu rencontreras vingt-six êtres aux formes multiples, vingt-six êtres qui recèlent le pouvoir de la vie et les secrets de la création. Il te faudra les aimer. Chéris-les, ils sauront t'ouvrir des portes que tu ignores.

Trois coups de klaxons stridents nous annoncent que le camion est arrivé.

Nous sommes seuls avec le chauffeur. Je n'ai pas retenu son nom ni vu son visage. Il nous a donné des toiles à mettre par-dessus nos habits. Afin de traverser les frontières sans être vus, il nous faut nous couvrir des ordures ménagères que le camion transporte jusqu'à la décharge située à la frontière entre Forédougou et le Sénégal.

Là, nous serons libres de quitter le pays. Chez nous, les frontières sont mieux surveillées que les prisons. Nos gouvernants craignent et refusent catégoriquement les autorisations de sortie de territoire. Des soldats patrouillent sur nos frontières pour supprimer tout déserteur qui tenterait de partir ailleurs, où il ne manquerait pas de diffamer notre patrie en la décrivant comme une « prison à ciel ouvert ».

Dans cette benne, nous tentons comme des milliers d'Africains avant nous la ruée vers la Terre promise. L'opulence ou la mort.

« Tu crois qu'on va y arriver, tu crois pas qu'il va nous donner aux militaires pour qu'on nous tue ou qu'on nous emmène en prison, Sembouyane ? Tu as confiance ?

— Pourquoi pas ? Faisons confiance au destin. Nous réussirons à sortir de ce pays, mon frère. »

Idy est angoissé, à chaque fois qu'il est face à l'inconnu. Mais, cette fois, il a raison d'avoir peur. Combien de personnes ont trouvé la mort sur ce bitume ? Ces routes craquelées ont eu raison de tellement d'âmes assoiffées d'ailleurs.

Nous ne tardons pas à atteindre le poste-frontière.

Pour passer sans avoir à subir une fouille éventuelle ou les questions embarrassantes des gardes, le chauffeur a coutume de serrer la main du chef du point de passage, puis de lui tendre ce qui sert ici à la fois de permis de conduire, de carte grise, d'assurance, de laissez-passer et de visa : un billet de mille francs CFA.

C'est ce qu'il a fait ce soir, et nous avons franchi sans encombre la frontière.

Puis il nous a déposés comme convenu de l'autre côté, au Sénégal, juste après la décharge de Kédougou.

En revanche, il ne sait pas comment faire pour joindre Sami. D'ailleurs, pour lui, ce passeur est un mythe inventé par les migrants.

L'air est suffocant, chargé de poussière. Il fait nuit. Nous errons à la quête d'un gîte.

Nous finissons par tomber sur un petit hôtel visiblement peu fréquenté. C'est une baraque en terre cuite fissurée de part en part et promise à la démolition. À la porte, il y a une pancarte avec des inscriptions gravées au charbon de bois qui doivent certainement mentionner le nom de l'auberge. Sur le perron, on peut deviner, près d'un comptoir, des sacs en tissus et une marmite fêlée trônant sur un vieux four en terre cuite. Les murs craquelés de la façade portent de chaque côté, une lampe-tempête pour guider les pas du nouvel arrivant. L'endroit semble exigü mais, au moins, nous ne risquons pas de nous y faire tuer par une bande armée.

L'hôte, un vieillard accoudé à l'entrée de son établissement, a une grosse tête que recouvrent des cheveux hirsutes et blanchis par le temps. Nez bouché, une pipe coincée entre les lèvres, surpris et embarrassé par notre arrivée tardive, il nous dévisage en silence.

Nous demeurons tous les trois à distance respectable comme si l'une des parties terrifiait gravement l'autre. La patience n'ayant jamais été une partie de plaisir pour Idy, celui-ci décide de rompre le silence dans son français approximatif :

« *Salam vié papa, na nga def?* Comment vas-tu ? Nous sommes perdus. Nous avons marché, fatigués, là sur la route. Nous voulons aller au Mali mais nous cherchons lieu pour dormir si vous pouvez nous aider. Dieu là-haut même sait combien nous sommes fatigués *walayi*, Pardon, il faut nous aider. On va dormir un peu et au matin même tu sauras pas qu'on était là, vite vite on va partir. »

Le vieil homme ne dispose que d'une rangée de dents qu'il découvre en prenant la parole :

« J'en ai vu des voyageurs et des brigands mais jamais je n'ai croisé de personnages aussi puants que vous. Vous pourrez séjourner dans mon hôtel tant que vous en aurez les moyens. En ce lieu, point de charité, je vous avertis d'avance. Pour dormir ici, il vous faudra payer.

— Oui, oui papa, tu vas voir l'argent là c'est pas gros problème, on a ça, il faut dire seulement combien, nous on va donner, on peut donner beaucoup, ça dépend seulement de ton prix. *Walayi*, on va payer, dis seulement ton prix. »

Il écoute le soliloque interminable d'Idy, puis nous propose, au prix fort et réglable d'avance, l'accès à une salle d'eau située à l'extérieur du bâtiment, des habits propres et une paillasse fraîche pour coucher au grenier.

Nous prenons une bonne douche. Notre hôte nous confie que le train en direction du Mali est déjà parti. Si nous voulons rejoindre notre destination, il ne nous reste comme seule solution que prendre un véhicule à la gare routière de Kédougou. D'après lui, nous avons cinq heures pour ne pas être en retard.

Une fois à l'intérieur du grenier qui mesure à peine deux mètres carrés, il nous est difficile de trouver le sommeil. Recroquevillés dos à dos, collés l'un à l'autre comme des jumeaux dans leur séjour intra-utérin, nous sommes terrorisés par les mêmes cauchemars – encore captifs de l'enfer de Forédougou.

À l'aube, trois coups sourds à la porte du grenier nous réveillent.

Kédougou s'anime déjà. Sur le terrain vague, à plus de sept cents kilomètres de Dakar, des enfants en guenilles tapent dans un ballon en rêvant de Coupe du monde, de notoriété et de succès. Plus loin, d'autres enfants, les yeux éteints par la misère, la voix cassée et portant à la main des Calebasses, chevrotent fébrilement des paroles sacrées pour obtenir leur pain quotidien. Leurs membres fiévreux n'ont pour vêtement que de légers haillons.

Les rues poussiéreuses et rouges donnent un aspect cuivré aux guimbarde stationnées sur la dalle fissurée qui sert de gare routière à la ville de Kédougou. La seule voiture en direction du Mali disponible est un break à la carrosserie noire grattée par endroits par le temps ou par les soins des marteaux qui s'appliquent à faire revenir en l'état la carcasse après un accident.

Nous sommes six passagers à la place des quatre prévus. À nos timides « bonjour » répondent du bout des lèvres quelques voix. Deux personnes se partagent le siège passager à côté du chauffeur qui pendant tout le trajet n'a cessé de fulminer contre celui de gauche qui l'empêche d'avoir accès à la boîte de vitesses. Nous sommes entassés, Idy et moi, à l'arrière, avec un jeune homme au visage lumineux et une vieille dame qui occupe plus de la moitié de la banquette arrière.

La conversation dans le véhicule a lieu principalement entre le gringalet assis à l'avant et la dame assise à l'arrière et porte sur Ebola et différentes théories du complot concernant cette épidémie. Selon eux, le virus n'est qu'une création de l'Occident pour réguler la démographie du continent, avoir la mainmise sur l'augmentation de sa population et mieux contrôler ses ressources. « Ils n'ont pas assez de tout nous voler, de nous avoir réduits en esclavage pendant des siècles, maintenant ils veulent étouffer notre croissance », les entendons-nous affirmer entre deux gros mots.

La voiture se met en route, non sans quatre ou cinq toussotements.

L'intérieur est dégarni. Devant le chauffeur, rien qu'un volant à la tige entourée de fils recouverts de ruban adhésif. Il n'y a pas de tableau de bord : après tout, la voiture n'atteindra presque jamais les cinquante kilomètres à l'heure ! Le rétroviseur interne devait certainement altérer la vue du chauffeur, vu la façon dont il a été arraché. Le plancher, sans doute pour pallier l'absence d'aération du véhicule est ouvert par endroits, et on peut même estimer à partir de là notre vitesse de croisière. Inutile de dire combien il fait chaud dans cette voiture qui semble vouloir s'attirer un pan de la gloire des enfers. Le véhicule fume, nous enfume mais, heureusement pour nous, les ressorts qui transpercent la banquette arrière éventrée ne nous piquent pas, et les freins fonctionnent.

Aussitôt la gare routière quittée, une étendue rouge traversée en son milieu par le bitume s'offre à nous. La fatigue des dernières heures d'insomnie a déjà vaincu Idy. Le front couvert de sueur, la bouche béante, la bave coulant le long de sa lèvre inférieure, il dort. Le jeune homme frêle, assis entre la grosse dame et moi, se retourne souvent et cherche un moyen de communiquer avec moi pour tromper l'ennui. Il a la peau très foncée, qui contraste avec la blancheur de ses yeux, ce qui le rend énigmatique. De son regard se dégage la force de ceux que rien ne saurait effrayer, encore moins égayer. Il semble perdu, engoncé dans une chemise noire décolorée, chiffonnée et sale. Autant dire qu'il empeste le désespoir et le pessimisme à mille lieues.

« Moi, c'est Abdel Karim Biaye mais, si tu m'aimes bien, tu peux simplement m'appeler Karim. Je viens de la banlieue située autour de la capitale du Sénégal. Et toi ?

— Je m'appelle Sembouyane, je suis avec mon ami, Idy. Nous venons de Malaimé, un village de Forédougou.

— Forédougou ? Ce pays, comme ses habitants, est un mythe. Je n'ai jamais rencontré personne originaire de ce lieu. Comment c'est chez vous ? Est-ce vrai que votre gouvernement vous prive de toutes vos libertés, comme le raconte la presse internationale ? C'est vrai que le pays est divisé en deux ? Les citoyens réduits au silence et les albinos sacrifiés ?

— Ça en fait beaucoup de questions en même temps, dis-je en étouffant un rire. Oui, notre pays est coupé en deux parties, l'une dirigée par des rebelles et l'autre par le gouvernement qui nous prive de tout. Les albinos sont pendus par les pieds, lacérés, éventrés, et leur sang recueilli dans des Calebasses que vont boire les ténors du régime. »

Ma phrase sur les albinos fait frémir la grosse dame, provoquant en elle un haut-le-cœur qu'elle traduit par un couinement aigu suivi de « Seigneur ! » Et, pour la première fois depuis la fin de sa discussion géopolitique avec le gringalet de devant, elle lève le nez de son sac d'arachide, s'arrête de mâcher, prend le soin de nous considérer un instant avant de continuer à se muscler les mâchoires.

Je poursuis longuement la description de mon village et de Forédougou. Et parle à Karim aussi bien pour passer le temps que pour vider mon sac. Entre-temps, la grosse dame s'est endormie, le soleil de plomb qui chauffe la carrosserie de la guimbarde a fini d'assommer tout le reste de l'équipage, sauf le chauffeur. Assuré de la discrétion que procure le silence offert par le sommeil de nos compagnons, je vais même jusqu'à lui raconter le motif de notre voyage et les raisons pour lesquelles nous l'entreprenons.

« Moi aussi, je m'en vais, Sembouyane, comme vous. J'avais peur de parler, mais maintenant que tu m'as dit tout ça, entre

nous, plus besoin de cachotteries. C'est déjà ma troisième tentative mais, cette fois, je sens que c'est la bonne. Plusieurs rêves m'ont averti, plusieurs marabouts et féticheurs m'ont dit que ce voyage est le bon, que je ne serai rapatrié que les pieds devant. D'après eux, aucun garde-côte ne saurait me ramener chez moi. »

Face à cette réponse, je reste coi. Sa voix calme et grave trahit toutes les humiliations de sa condition. Quels malheurs ont pu à ce point l'accabler ? Et qu'il se mette en route, sans le sou, sans hésitation aucune, vers une mort presque certaine. Pourtant il a une famille, une maison, et sa vie n'est pas menacée par un conflit. Je ne peux plus retenir ma langue, il faut que je lui demande :

« Pourquoi es-tu parti ?

— Pourquoi ? »

Un long silence suit la phrase qu'il vient de répéter. On dirait qu'elle résonne dans son oreille comme le dernier SOS d'un naufragé esseulé en pleine mer juste avant de sombrer.

« Je suis parti, Sembouyane, car mourir est doux par rapport à la honte dont on est couvert par le poids de la société lorsque, seul soutien de famille, on n'arrive pas à subvenir aux besoins primaires des bouches à notre charge. Vivre cela, c'est être un zombie, être réduit à la plus simple expression de notre condition : un corps, un sac de chair et de sang vide. C'est pour éviter cette situation que je suis parti. Pour sortir de la misère. Mon père est un vigile à la retraite. Il a su, malgré son faible niveau d'instruction, nourrir notre famille, nous apporter une éducation, une maison et la sécurité nécessaires à notre épanouissement. Autrefois il était fort et inspirait la crainte mais il s'est retrouvé, depuis une dizaine d'années, suite à un accident de travail, avec une sciatique lombaire qui l'empêche de se tenir droit. Il a soixante ans et en paraît quarante de plus maintenant. Ayant assisté, impuissant, à la déchéance du patriarche et à la lente dégradation de la situation financière de la famille, il me fallait faire quelque chose en ma qualité d'aîné.

— Mais moi j'ai toujours cru que chez vous tout allait bien, que c'était différent...

— Tu sais, Sembouyane, depuis la crise des "subprimes", le travail est devenu une denrée rare. La situation des paysans est déplorable. Ce qui a provoqué un regain d'immigration interne, l'exode rural faisant exploser le marché de l'emploi, rabattant plus de 50 % de la population nationale entre Dakar et Thiès et inondant ces villes de baraques et d'habitats temporaires. Chez nous, certains réussissent parce qu'ils ont un bon carnet d'adresses, tandis que les autres font du commerce sur la base de l'argent de leur famille. Moi je n'ai rien de tout ça. Tout ce que j'ai, c'est un diplôme de l'éducation nationale et un CV, mais ces papiers ne valent pas grand-chose pour trouver du travail. Alors, face à la honte que j'éprouve chaque jour, en rentrant bredouille, les poches aussi vides que le ventre, malgré les encouragements de mon père, un jour, je me suis promis que je m'en irais. Là-bas, loin de tous nos maux, loin de la corruption. Là-bas, où les policiers sont de vrais policiers, où ils ne remettent pas en liberté des brigands contre de gros billets rouges de mille francs CFA, où ils servent et défendent les populations au lieu de les brimer ; là-bas, où les richesses sont nombreuses, la vie plus aisée, le soleil plus clément. C'est ainsi que je suis parti comme chacun d'entre nous. Tu vois, Sembouyane, l'exil n'est pas un choix, mais une nécessité. Il s'impose à nous. Je suis parti, comme toi, car on devait partir. Sans prévenir, sans dire au revoir, je suis parti. Pour un jour revenir les poches pleines, la tête haute et enfin relever la tête baissée de ma pauvre mère et lui faire humer de nouveau l'air de la prospérité. »

Le silence s'installe. Karim s'attend sans doute à ce que je dise quelque chose mais je ne sais que dire.

Comme s'il comprenait, il me regarde et poursuit :

« Je ne suis pas parti par pur plaisir. Malgré la propagande nationale appuyée par France Médias Monde, nous ne bénéficions pas, Sembouyane, de la nouvelle alternance démocratique et du vent d'effervescence qui l'a accompagnée, depuis deux ans avec l'accession du président Macky SALL au pouvoir, nos vies à nous – comme Kédougou que vous avez traversé – sont comme bloquées dans le temps. Les gouvernants récoltent les différentes taxes, collectent l'impôt mais la corruption et les malversations financières qui portent le nom de "détournement de deniers publics" si courants en Afrique ne permettent jamais l'essor de notre pays ou, du moins, seuls les plus riches, les plus nantis en profitent. »

S'ensuit un silence interminable au cours duquel vient me cueillir, comme un fruit mûri par la fatigue, le sommeil réparateur.

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Il me faut quelques instants pour recouvrer mes esprits. Guidé par les explications d'Idy, je finis par comprendre que nous sommes arrivés à Sébékoro, sains et saufs – ce qui relève du miracle vu l'état de délabrement de notre véhicule.

Entre-temps, Idy et Karim ont pu faire connaissance et s'entendent déjà à merveille. Avant de descendre de notre taxi de fortune, jambes engourdis, le chauffeur, dont les oreilles indiscretes ont su capter des bribes de nos histoires communes, nous retient tous les trois. Il commence par formuler des prières pour la réussite de notre entreprise et nous propose gratuitement de nous déposer à la gare et de nous offrir des sandwiches en cours de route. Peut-être que le destin se veut consentant et conciliant

pour une fois ! Nous sentons pour la première fois depuis longtemps la vie nous sourire.

C'est alors qu'un des passagers demande au chauffeur la possibilité de poursuivre le chemin avec nous.

Dans quelques heures, nous prendrons le train jusqu'au Niger voisin. Quelques jours, et nous serons en Libye – déjà. Le rêve prend forme, il se précise sous les meilleurs auspices. Nous découvrons quelque chose de nouveau : une alternative. Une chance.

La conversation dans la voiture qui nous mène à la gare est heureuse, nous sommes gais. Nous parlons de tout – et de rien :

« Savez-vous que les tissus maliens sont très prisés dans le reste de l'Afrique ? souligne Karim d'une voix nette comme celle qu'ont ceux qui en savent plus que d'autres et s'appêtent à leur en dire davantage.

— Tissus seulement ? Comment ils sont ? Pourquoi ils sont comme tu dis là, comment dirai-je, prisés ? demanda Idy, les yeux plissés avant de poursuivre sans même attendre de réponse : ... ils sont aimés comme ça, comme nous on aime tous la viande de porc-épic ? C'est comment, quand tu portes ça, les femmes t'aiment ? Ou bien quelle valeur ça donne ? Tu connais beaucoup de choses hein, il faut nous dire un peu...

— Si tu n'écoutes pas, Idy, tu ne pourras pas savoir », lui dis-je, un peu agacé.

Il se tait, fronçant les sourcils de dépit. L'essentiel est qu'il écoute, enfin. J'espère qu'il comprendra que je ne lui veux pas de mal.

« C'est un tissu plus ou moins épais, produisant un frou-frou particulier et recherché par la clientèle. Il est soumis à des traitements hautement compliqués pour aboutir à une qualité d'étoffe sans pareille. Ils sont teints d'une façon rare, peints à la cire, plongés et brassés dans un bain d'amidon qui procure au tissu une brillance, une couleur et un toucher rares, que l'on ne trouve qu'au Mali. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles des femmes, comme celle qui était tout à l'heure dans la voiture avec nous, font le trajet de Dakar au Mali pour en acquérir... »

C'est à mon tour de rebondir :

« C'est vrai, Karim, vu comment tu les as décrits, les tissus sont rares, beaux mais à quoi servent-ils ? Je n'en ai jamais vu à Forédougou.

— Sembouyane, il y a bien des choses que vous ignorez chez vous. Vous êtes coupés du monde, et c'est bien dommage. Pour en revenir aux tissus, j'allais vous le dire avant que tu ne m'aies coupé. Les tissus sont utilisés pour faire des tenues de fête ou pour être offerts lors des cérémonies de mariages et de baptêmes. Surtout lorsqu'ils sont en pièces uniques, ce sont de parfaits indicateurs de la santé financière d'une famille dans beaucoup de pays d'Afrique occidentale. C'est ainsi que les femmes de mon pays en ont fait un commerce lucratif. Elles peuvent obtenir, sur chaque pièce achetée, un bénéfice d'au minimum cent pour cent. Les principales périodes de vente du tissu sont la saison des pluies et la fête de fin du ramadan.

— C'est vrai chez nous on connaît beaucoup de choses, mais on connaît pas beaucoup de choses aussi hein, *boy*, dis, ça là, c'est où qu'on vend ça ?

— Ici même, dans cette ville où nous nous trouvons. Il y a dans les quartiers traditionnels des ateliers dirigés par des maîtres tisserands, communément appelés *rabb kat*, qui sont les dépositaires de cet artisanat ancestral. Ce sont les seuls à maîtriser l'art de fabriquer ces tissus. »

Notre nouveau compagnon de voyage est d'une grande générosité. À sa manière de partager les informations, on peut allégrement sentir que c'est un ange dont l'expérience passée peut éclairer notre chemin.

« *Wax ma*, dis-moi, *boy* Karim, toi tu connais le chemin, c'est où qu'on va, *boy* ? »

Les sourcils froncés, Idy a envie de savoir. Il a envie de se préparer mentalement, il est toujours plus serein lorsqu'il sait à l'avance ce qui l'attend.

« Alors, nous prendrons avec la volonté de Dieu le train jusqu'au Niger. Arrivés là-bas, nous pourrons aller à Agadez prendre un passeur jusqu'en Libye et, si nous sommes toujours en vie, en espérant que le désert ne nous engloutisse pas, nous prendrons un bateau en direction de l'Europe. Les dangers sont multiples mais, jusqu'à présent, le ciel m'en a préservé. Vous verrez, c'est facile et ça nous prendra moins de temps que vous ne le pensez. À partir de chez moi à Dakar, il existe un moyen plus facile de rejoindre l'Europe. Il suffit d'amasser cinq millions de francs CFA, environ 7 600 €, à remettre à un passeur pour avoir accès à l'une des quarante places d'une pirogue, à une bouteille d'eau de cinq litres et à un gilet de sauvetage. C'est rapide mais beaucoup plus dangereux. Plein de jeunes sont morts noyés dans d'atroces souffrances au large de l'Atlantique, en plus, c'est un voyage pour les riches. Moi, j'ai préféré le désert parce que je vois du pays, et j'ai la possibilité de travailler de temps à autre pour avoir plus d'argent pour le reste du voyage. »

Il nous faut juste partir !

La gare est animée. Des gens courent de tous les côtés. Totalement perdu, je garde la tête baissée jusqu'à ce qu'on soit à l'intérieur du train. J'ai peur d'être repéré. Peur que chacun de mes mouvements ne trahissent mon état : je suis clandestin.

L'homme aux lunettes cerclées nous a suivis et, sans dire un mot, s'est assis à nos côtés à l'intérieur du train. C'est lui qui a demandé au chauffeur de l'emmener jusqu'à la gare. Je suis sûr qu'il est comme nous. L'inquiétude se lit sur son visage, et il a une drôle de façon de pencher la tête au-dessus de la feuille sur laquelle il écrit. Nous avons tous perdu non seulement nos proches, mais surtout notre honneur et la sécurité. C'est ce qui nous lie désormais à la grande famille des âmes lancées sur le chemin de la clandestinité.

Le train avance vers un ailleurs redouté comme les bateaux négriers des siècles précédents. Le wagon dans lequel nous sommes installés comprend soixante-six places réparties en onze compartiments. Les sièges en vieux cuir marron sont confortables. La chaleur cuisante, la promiscuité due à la surcharge de bagages, de sacs de farine, de paquets de tissus maliens, de caisses de charbon de bois, et la forte odeur de sueur nous donne l'impression d'être parqués dans une boîte de conserve.

Le train fait escale à Bamako. Des contrôleurs au couvre-chef bleu délavé, avec des écritures dorées illisibles, entrent pour vérifier nos titres de transport :

« *As salam aleikum*, messieurs. Vos tickets, s'il vous plaît.

— Tenez, les voici. »

Nous sommes tous en règle.

Il examine chacun de nos billets.

Puis, à la surprise générale, il nous demande d'une voix sifflante de descendre de la voiture et de le suivre au poste de police.

« Pourquoi on te suit ? On a rien fait, nous sommes en règle, pardon, il faut nous dire un peu pourquoi. Et puis toi, t'es qui ?

— Calme-toi, Idy, ça suffit, allons-y, suivons-le sans faire d'histoire », dis-je, très inquiet.

La boule au ventre, nous le suivons en silence.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

Le poste de police se trouve en plein centre de Bamako. À l'intérieur, deux énormes policiers sont vautrés, assommés par l'écrasante chaleur qui se fait sentir dans la ville. Ils répondent à nos salutations sans nous accorder un regard. Puis ils font semblant de chercher longuement quelque chose qu'ils ne trouvent pas dans la paperasse encombrant leur bureau.

Au bout d'un moment, ils montrent du doigt le contrôleur et lui désignent la porte d'un bureau fermé.

L'inspecteur est caché derrière une pile de chemises cartonnées, d'où débordent reçus et papiers froissés. Malgré la chaleur, il garde son képi vissé sur la tête, une cravate nouée autour du col de la chemise par-dessus une veste bleue. Après avoir rassuré le contrôleur, qui ne nous a toujours pas donné la raison de notre arrestation, il nous explique que nous avons été victimes de faussaires qui vendent des billets déjà utilisés.

Puis il nous annonce que le train est déjà reparti et que nous serons obligés de nous reposer à l'auberge la plus proche du commissariat avant de poursuivre notre route vers le Niger – ou de prendre les voitures qui partent aux premières lueurs de l'aube pour Agadez.

À l'arrière d'une vieille 404 Peugeot, sur laquelle est marquée « Police », nous attendons tranquillement d'arriver au lieu indiqué. Cinq minutes plus tard, le chauffeur s'arrête, coupe le moteur et pointe du doigt un ensemble de cases en terre cuite recouverte de chaux.

Ce n'est certes pas un établissement cinq étoiles, mais c'est assez pour nous offrir une nuit paisible. Comparée à la pension dans laquelle Idy et moi avons passé la nuit à Kédougou, cette auberge est un vrai château. Les cases sont assez grandes pour quatre personnes et disposent même de toilettes privatives – du vrai confort par rapport à ce que nous avons connu.

Un vieil homme à la peau tannée, aux yeux brillants comme ceux d'un reptile, vient nous souhaiter la bienvenue. Il me tend une main aux ongles noircis par la crasse puis me demande de le suivre afin de discuter du prix pour la nuit. Je ne peux qu'accepter sa proposition. De toute façon, il nous reste, à Idy et moi, près de deux millions de francs CFA. De quoi être sereins pour la suite du voyage. Je décide donc de payer pour nous tous. Il nous invite alors à nous présenter, et c'est ainsi que j'apprends le nom de notre mystérieux compagnon de route. Alain.

Avant de se retirer, le propriétaire, qui a sans doute dû voir passer beaucoup d'immigrés, nous propose contre sept mille francs supplémentaires le droit d'utiliser le téléphone de l'hôtel pour joindre nos familles. Mis à part Karim, personne n'éprouve le besoin d'utiliser ses services.

Une fois Karim sorti, l'étranger brise rapidement le silence :

« Comme tu l'as entendu, je m'appelle Alain.

— Moi, c'est Sembouyane et, lui, Idy. C'est mon ami d'enfance.

— Ravi de vous connaître tous les deux. J'ai entendu la conversation que tu as eue dans le taxi-brousse avec l'autre jeune qui vient de sortir. Je veux poursuivre la route avec vous. Je suis écrivain.

— Pourquoi un écrivain souhaite-t-il prendre la route de l'exil ? Serais-tu malade ? Sais-tu seulement les dangers qui nous guettent ? »

Cette question m'a échappé. Ce qu'il dit cloche. Soit c'est un menteur, soit il nous cache quelque chose.

Alain soupire puis, après un long silence, enchaîne :

« J'ai toujours contesté la dictature sous toutes ses formes. À travers la fiction, j'ai dénoncé les maux qui gangrènent la démocratie de mon pays. Je suis un écrivain engagé et, comme tel, je suis devenu un ennemi du pouvoir, un personnage à éliminer. C'est d'autant plus vrai maintenant que mon dernier livre *Le Printemps des regrets*, qui a eu un grand succès à l'automne dernier, a été censuré dans mon pays par notre Président à vie. J'y raconte les délires d'un Président, qui ressemble trait pour trait au nôtre et qui s'accroche au pouvoir depuis trente ans. Si je reste ici, tout ce que j'ai à gagner, c'est la prison. En plus, ils m'ont confisqué mon passeport pour que je ne puisse pas sortir du territoire. Et ils ont ratifié des accords avec l'Union Africaine pour m'extrader si jamais je réussissais à quitter le pays. La seule issue qu'il me reste, c'est de rejoindre l'Occident comme vous, afin de faire entendre toutes ces voix perdues dans le cachot de la misère et de la dictature de ma patrie... Non, je ne sais pas tous les dangers qui nous attendent mais, aujourd'hui, peu importe ce qui se dresse sur mon chemin, ce sera moins pénible que ce que je fuis. Je préfère encore mourir que de donner à ces dictateurs le plaisir de m'enlever ma dignité. Si vous êtes d'accord, je vous suis. Sinon, je me débrouillerai tout seul. »

Les cicatrices d'Alain semblent profondes et intérieures. Le chagrin a creusé de larges sillons sur son visage.

Combien de pages a-t-il noircies pour en arriver là ? Sans doute des milliers. Il préfère la mort à une vie au cours de laquelle, impuissant, il continuerait à regarder ses compatriotes souffrir. Il lui faut une raison de vivre, un combat à mener et, pour lui, toute raison de vivre est aussi une bonne raison de mourir. Ce qui me préoccupe dans son récit, c'est comment un régime totalitaire qui est censé détenir le pouvoir peut autant craindre de simples écrits. Peut-être parce que ceux-ci défendent une

pensée qui n'est pas la leur, parce qu'ils ont la faculté de faire entrevoir un ailleurs, rêvé, idéalisé, qui pourrait provoquer la révolte.

Moi aussi, j'aimerais pouvoir manier les mots et dénoncer la situation de Forédougou et de Malaimé, revendiquer le droit à la vie et à la paix pour mes concitoyens, faire rayonner la langue française, la culture de mon pays, le vrai visage de mon Afrique, si seulement j'en étais capable.

Face à mon long silence, Alain poursuit :

« Je suis originaire du Cameroun, plus précisément de la partie occidentale de ce pays. Là-bas, depuis les indépendances, ma terre natale subit une violence sans fin. Mes frères anglophones sont massacrés pour avoir demandé une autonomie semblable à la situation qui était la leur avant 1961. En 1970, une guerre civile a éclaté dans ce pays. Parler de Ruben Um Nyobé, d'Ernest Ouandié ou de Félix Moumié, rappeler leur histoire, faire connaître la bataille de libération du Cameroun attirer l'attention sur les malheurs de notre pays, voilà pourquoi j'écris – et ce qui n'a pas manqué de m'attirer des ennuis.

« Depuis peu, les exactions ont repris avec plus d'atrocité. Les *bamiléké* sont abattus froidement, j'ai vu des hommes violer des femmes, leur trancher les seins à la machette, ouvrir le ventre des femmes enceintes au coutelas, expulser les fœtus de leur utérus, les écraser au mortier, j'ai vu des gens, tête coupée, mains arrachées, tripes à l'air, des vieillards calcinés, des orphelins par centaines, des villages rasés et même des camps de regroupement dans lesquels j'ai vu la mort pavoiser parce que des personnes jugeant d'autres inférieurs du fait de leur appartenance tribale les assassinaient dans l'indifférence générale, notamment celle du président-dictateur-éternel de notre pays, qui préfère modifier la Constitution et se maintenir au pouvoir dans un pays où ne sourient que ses proches, un des pays qui compte le plus d'écrivains en prison.

« Les mots semblent trop sévères mais ils ne le sont jamais assez pour dépeindre l'horreur qu'est la réalité. Peu importe leur force, les mots seront toujours moins violents que le monde qu'ils sont censés décrire...

— C'est terrible ce que tu racontes. Moi, je ne vois pas d'inconvénients à ce que tu viennes avec nous tant que ta présence ne constitue pas de dangers pour nous, lui dis-je. Aurais-tu un objet ou quelque chose pour lequel tu pourrais être reconnu et qui serait donc dangereux pour notre sécurité ?

— Non, pas à ma connaissance. Tout ce que j'ai comme bagage, c'est ce carnet et ce stylo qui ne me quittent jamais. J'ai souhaité voyager léger, tout en gardant l'essentiel.

— Laisse-moi demander à mes compagnons s'ils sont d'accord pour t'accueillir.

— Bien sûr. »

Entre-temps, Karim est revenu dans la chambre. Pressé de lui raconter ce que je viens d'apprendre en son absence, sans même le regarder, je lui annonce d'une voix enjouée :

« Sais-tu que nous voyageons avec un écrivain ? »

Silence.

« Karim, sais-tu que nous sommes en compagnie de l'écrivain mondialement connu, Alain ? »

J'ai envie de montrer combien Alain est quelqu'un d'important afin que Karim l'accepte, comme Idy et moi, mais Karim ne répond pas.

Je lève alors les yeux. Il se tient devant moi, les larmes aux yeux, les lèvres serrées. Quelque chose ne va pas.

Nous restons longtemps suspendus au silence de Karim avant qu'il ne puise au fond de lui l'énergie nécessaire pour parler :

« J'ai de mauvaises nouvelles, les amis. Je suis désolé.

— Ne sois pas triste, *boy*, lança Idy, sans même savoir de quoi il s'agit.

— Crois-moi si je te dis que si. On m'a dit qu'il me faut être à la maison le plus vite possible. Mon père est très malade, terrassé par une pneumonie, et ma sœur est rongée par un vilain paludisme. Je dois vous abandonner, les amis.

— C'est nous qui sommes désolés, *sama rak*, pas toi. Ce n'est pas grave. La famille d'abord ! C'est sûr, Dieu sait très bien même que je comprends, et je crois que Sembouyane et Alain aussi. C'est rien, c'est la famille qui est importante. Nous, on compte un peu seulement mais, Dieu, il a décidé que tu dois rentrer donc il faut, n'est-ce pas ? Sembouyane ? »

Je me contente de répondre :

« Le ciel est plus savant. Et il sait combien nous compatissons à ta douleur.

— Moi je sais... »

J'ai arrêté d'écouter le verbiage inutile d'Idy. Je ne peux pas m'empêcher de me demander comment nous allons faire sans l'expertise de Karim, surtout dans le désert. Il est vrai que cette pensée est égoïste, mais à quoi puis-je songer d'autre ? Je l'ignore. Toute l'assurance que j'ai gagnée ces derniers jours vient de disparaître avec cette nouvelle. J'ai l'impression que tout se dérobe sous moi. Aucun d'entre nous ne connaît le chemin comme lui, et nul ne sait comme lui différencier les bons

passseurs des faux. Nous sommes de nouveau seuls.

« Sembouyane ? Sembouyane, qu'en penses-tu ?

— Quoi ? Que penser de quoi ? Excuse-moi. J'étais ailleurs.

— Je ne suis pas encore parti que tu commences déjà à ne plus m'entendre ? J'espère que, quand tu seras arrivé en Europe, tu ne m'oublieras pas, dit Karim dans un sourire.

« Je disais que, pour avoir de l'argent rapidement et aider ma famille au plus vite, j'avais pensé au commerce de tissus. À cette période, c'est une activité très lucrative. Je m'en irai dès demain acheter quelques pièces pour les revendre chez moi au Sénégal pour pouvoir soigner mon père et ma sœur. Crois-tu, Sembouyane que la chance pourrait me sourire ?

— Au vu de ce que tu m'as dit hier, je crois que c'est possible. Tu t'en sortiras ! Il te faut juste y croire, mon ami. »

Ami n'est pas un mot prononcé au hasard. Oui, il est devenu « mon ami ». J'ai beaucoup d'affection pour lui, même si je ne le connais pas depuis longtemps. C'est un homme bien.

Malgré le confort, cette nuit n'est finalement pas meilleure que celle passée à Kédougou. Elle est longue, sombre comme celle de Malaimé. Aucune odeur ne vient chatouiller nos narines, aucun vent même chaud et lourd ne vient épouser la moiteur de nos corps. La nuit est terrible, muette et sèche. Personne ne dort ni ne parle. Le silence n'est brisé que par la plume d'Alain qui gratte encore et toujours le papier.

Je remarque une peinture accrochée au mur, sur laquelle un homme longiligne et très beau, à la peau mate et au visage lumineux, traverse vraisemblablement le désert à dos de chameau avec, en arrière-plan, une oasis. Et je pense à notre voyage, à ce combat qu'il va nous falloir désormais mener sans l'expérience salutaire de Karim.

Il m'importe peu de mourir. Qu'est-ce que la mort ? Serait-ce la fin ? Évidemment non. Nous ne saurions vivre en faisant tant de sacrifices, de concessions, d'aumônes pour sombrer dans le néant. Papa me parlait d'un jardin verdoyant où tous les désirs étaient exaucés, où la myrrhe et le vin ne saoulaient pas, où le soleil était doux et où la mort n'existait pas.

Mais, comme je ne crois pas, je chasse ces pensées de ma tête et finis par m'endormir.

C'est la première fois que nous nous séparons d'un compagnon. Nous ne sommes pas encore arrivés au tiers de notre parcours que nous perdons déjà un camarade. Même s'il n'est pas mort, la perte de Karim va être dure. Nous ne le reverrons sans doute jamais.

Avant le départ, il nous remet un bout de papier sur lequel il a inscrit l'adresse d'une fille avec qui nous pourrions poursuivre notre voyage, une fois arrivés au Niger.

En sus de ses précieux conseils, le sourire qui illumine son visage nous est tellement précieux. Malgré la pauvreté qui lui a pris non seulement la santé des membres de sa famille mais aussi ses plus minces espoirs, il a déjà survécu à deux allers retours du Sénégal vers l'Occident, et c'est bien pour une raison : le Livre Saint qu'aimait tant mon père dit qu'après chaque malheur se trouve un bonheur.

Les routes du destin sont bizarres et pleines de chemins de traverses. Pour Karim, j'espère que les prédictions du Coran se réaliseront.

Il est temps. Karim nous a donné ses derniers conseils :

« Il vous suffira d'aller jusqu'à Agadez pour trouver ceux qui connaissent mieux que quiconque les ruses du désert. Il y a une tribu là-bas dont on dit qu'ils sont immortels. Ils savent parler au désert, prévoir les tempêtes de sable, entendre les chants des eaux sous les dunes de sables et ils peuvent les remonter jusqu'aux oasis. Aucun d'entre eux ne s'est jamais perdu dans le désert de jour ou de nuit. « Mais, s'il vous plaît, méfiez-vous du désert, il a tellement avalé de cadavres qu'il a fini par en prendre la pâleur. C'est une bête tapie dans la nature qui, par moments, se réveille et emporte tout avec elle. Quand elle a faim, même les immortels se cachent. Sa fureur, lors des tempêtes, est incontrôlable.

« Une fois que vous serez arrivés à Agadez, allez chercher Maguy. Elle prendra la route avec vous, c'est une amie qui souhaite aller en Europe et elle saura vous mener jusque chez le légendaire Sami. »

Puis, sans se retourner, il s'éloigne. Je m'interdis de pleurer. Alain se tait. Seul Idy n'arrête pas de parler. Je n'entends qu'une seule chose : il se rappellera ces instants passés avec Karim jusqu'à la fin de sa vie. Ce n'est pas peu de le dire. Éclairées par la bonté de Karim, ces journées ont marqué une pause au milieu de la violence – un contrepoint à tout ce que nous avons vécu auparavant. Et je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qu'aurait été notre voyage avec Karim, alors même qu'il m'est impossible d'imaginer ce qu'il sera sans lui. Le nouveau taxi est en bien meilleur état. Il est confortable et a même une radio à cassettes qui diffuse de la musique du Ténéré. La *bara*, cet instrument traditionnel que j'aime bien, et sa caisse enalebasse, sur laquelle repose une peau de chèvre tendue par des cordages, accompagnent les chants mélodieux d'une *kora* qui suit les

résonances d'un balafon. L'ambiance est détendue, et nous ne sommes que quatre passagers. Aucune surcharge, tout est en ordre.

Nous sommes assis tous les trois sur la banquette arrière rafistolée avec du tissu pour faciliter le nettoyage et diminuer la chaleur de l'habitacle, aux dires du chauffeur.

Il s'appelle Ali. Jeune, il parle un français presque sans accent et vient de Haute-Volta, « où vivent les hommes intègres » précise-t-il. Il est habillé d'une drôle de façon. La chemise pliée à l'intérieur du jean, une ceinture en cuir serrant le tout et des lunettes teintées protégeant ses yeux du soleil. Il a le teint café au lait des Peuls qu'on retrouve en Guinée. Il est sympathique et bavard, ce qui n'est pas pour déplaire à Idy qui passe tout le trajet à discuter avec lui, tandis qu'Alain écrit, rature, griffonne.

Ali égaye le voyage. Il nous avoue qu'il a quitté son pays pour trouver du travail et que le transport marche bien. Cette activité lui permet de subvenir à ses besoins, d'envoyer de l'argent à ses proches et d'économiser un peu pour qu'un jour – si tout va bien et que le Ciel le veut bien – il puisse s'acheter son propre véhicule.

Nos destins sont suspendus au vide, à la merci des vents de tous horizons et arrimés au bon vouloir d'un Ciel peu clément. Ali a cette chance que beaucoup n'ont pas croisée. Il a un métier.

Pendant les deux mois de pistes, de pannes et d'escalas incessantes qui séparent Bamako d'Agadez, Alain est bienveillant et s'occupe de tout.

En plus, il a tout de suite senti que j'étais attiré par la littérature. Et, un jour, il m'a demandé si je voulais faire comme lui. C'est ainsi que j'ai appris à lire et, avec son aide, commencé à écrire. Dans les longues journées d'étape forcée, la langue française est devenue ma compagne privilégiée. Cela m'aide à échapper à la dure réalité de l'exil. Je deviens sourd et insensible à la douleur de mes muscles ankylosés et déshydratés. Tout ce qui compte, c'est cette fiction bienheureuse qui me permet de voyager sans visa et de commencer à raconter notre voyage.

Nous sommes arrivés à Agadez, exténués. Dès que nous sommes descendus de voiture, on nous a abordés dans toutes les langues, dont le français, pour nous proposer le transport jusqu'en Libye.

Mais il nous faut avant tout trouver l'amie de Karim car la nuit est sur le point de tomber.

Les rues, si on peut appeler ainsi ces pistes jonchées d'ordures qui séparent les rangées de petites maisons, sont étroites et sinueuses.

En ces lieux, pas de génie urbain. Je n'ai jamais vu une chose pareille. Enfin devant la maison, nous lisons sur un écriteau qui pend à l'entrée juste ce mot : *Maguy*.

Après quelques coups à la porte, une silhouette au teint clair fait son apparition. Elle est belle, dotée de formes généreuses et d'une chevelure abondante. Avec désinvolture, elle s'exclame :

« Bonjour ! C'est vous que Karim a envoyés me chercher ? »

La sensualité qu'elle dégage me captive. Tout chez elle reflète la volupté.

« Oui, c'est nous, lui dis-je, distrait.

— As-tu fini de me regarder comme ça ? Tu n'as jamais vu de femme ou quoi ? »

Je bredouille, sous les rires moqueurs de mes compagnons :

« Excuse-moi. Je suis désolé. »

Après quelques instants, elle reprend :

« Je me présenterai plus tard. Dépêchons-nous ! Nous devons trouver au plus vite un passeur pour rejoindre la Libye. La traversée du désert est dure et, chaque jour, des milliers de personnes se bousculent pour trouver le meilleur passeur et arriver à bout de l'ogre du Sahara. Chaque minute compte si nous voulons survivre à cette traversée. Allons trouver Sami.

« Et toi, tu auras toute la durée du voyage pour me regarder en bavant !

« De ce que je sais, il ne manque que quelques personnes pour que Sami prenne le départ à l'aube... »

Sami, LE passeur, est un personnage à double facette. À l'évocation de ce nom, tout migrant devrait frémir avant de lui confier son destin : tel Charon, il convoie ses passagers vers les enfers du désert plutôt que vers les paradis dorés de l'Occident. La mine grise, fantomatique, digne d'un autre monde, il traîne sa silhouette sur un Sahara aussi jaune que le Styx est noir.

Depuis l'ouverture de cette route et le choix de l'immigration comme solution aux maux du continent, les passeurs exigent des migrants des sommes colossales pour traverser des obstacles qui, à l'origine, étaient inconnus des non-initiés. Plus que de simples transporteurs, ils sont de vrais navigateurs, voguant entre les dunes, évitant les tempêtes de sable et les postes frontières avec la dextérité de Magellan à bord de sa caravelle. Certains sont de vrais héros qui exécutent leur tâche avec légèreté et même une probité qui leur impose de n'être payés que lorsque le client a franchi tous les écueils susceptibles de nuire à la réalisation de son rêve d'exil. Connaisseurs du langage secret des sables et des vents de l'Est saharien, ils interviennent avec un talent inné auprès des gens désespérés, apatrides, fragiles ou blessés, dont la vie est menacée et qui n'ont pas les moyens de quitter le continent. Noble mission quand elle est accomplie par les vrais fils du désert.

Mais c'est devenu peu à peu un métier à la mode, grassement payé sur le dos des migrants, disons « un fonds de commerce », où tout est permis dans ces antichambres des enfers. Et, maintenant, n'importe qui devient passeur !

Vêtus à l'occidentale, lunettes de soleil et baskets propres, il faut les voir, les nouveaux venus dans le métier ! Sourire mesquin aux lèvres, ils se rapprochent de leurs victimes, les encerclent, les flairent. Ils deviennent les plus fortunées avant de fondre sur elles comme de vulgaires hyènes et de leur proposer d'un ton faussement cordial leurs services pour rejoindre en toute sécurité l'Europe promise.

Le nouveau passeur, maîtrisant l'art de l'escroquerie ou du déguisement, c'est le loup caché sous la peau d'un agneau et qui attend que se referment les portes de la bergerie, le crocodile attendant patiemment que les gazelles viennent s'abreuver au cours d'eau, le lion tapi dans les hautes herbes et observant les buffles en train de paître.

Certes sa conscience professionnelle est sacrée. Il fait son travail à merveille sinon c'est l'emprisonnement ou la mort pour lui aussi. La tête haute, le regard plongé dans l'ailleurs, dodelinant de la tête quand il évoque l'échec ultime, il s'exprime d'une voix grave tel un guide religieux devant une foule de fidèles et il instruit et sensibilise aux dangers du voyage.

Cela dure quelques secondes, quelques minutes tout au plus, qu'il sait déterminantes pour faire vivre toute l'intensité du moment aux voyageurs. Son heure de gloire.

Bientôt, il sera tout-puissant et régnera en maître sur ses sujets, dont il aura soigneusement vidé les poches et affamé les ventres. Et quand, une fois le travail achevé, il rentrera chez lui, il sera craint, arbitrera les débats, montrera son vrai visage, violent, insensible et sadique.

Les passeurs sont les pharaons de l'époque moderne, ayant droit de vie et de mort sur la totalité de leur convoi. Gonflés de

fierté, d'orgueil et de pouvoir, ils paradent dans le désert. Véritables orfèvres du voyage, ils n'ont pas fait de longues études, n'ont jamais eu le moindre diplôme mais connaissent mieux le terrain que les plus grands géographes du continent. Ce sont les explorateurs de l'époque : ils ouvrent de nouvelles routes, scrutent le désert en quête de nouveaux repères, de nouveaux points d'eau.

Risquant aussi la potence ou la noyade, ils n'hésitent pas à abandonner, battre, escroquer voire tuer leurs victimes, mais ils sauvent aussi parfois les âmes venues du Proche-Orient, des Balkans ou d'Afrique, chassées par les guerres, la misère ou l'oppression.

C'est grâce à Sami que le rêve se réalise ou sombre à jamais dans l'océan de l'oubli ! Être passeur est un humanisme – ou pas.

Sous les ordres de Maguy, nous sommes retournés à la gare routière. Le jour décline. Sur place, dix personnes aux verres teintés nous encerclent. Sourire forcé aux lèvres, elles répètent dans un français approximatif :

« Libye ? Traverser frontières ? Migrer France ?

— Poussez-vous de là, bande d'escrocs sans scrupule, s'écrie Maguy. C'est Sami que nous voulons voir. »

Sans demander leur reste, les passeurs s'écartent en nous indiquant un endroit lumineux ressemblant à une cabane à l'extrémité du quai.

Il est de ceux qui ont vaincu les idoles, terrassé la mort à mains nues et dompté la fougue rebelle du désert. Sorti de la cuisse de Zeus, sa vie et ses exploits sont dignes d'un mythe. C'est une légende. De jour en jour, ses exploits grandissent, sa condition d'homme s'étirole, son œuvre s'épaissit au fil des accommodages, des manipulations populaires de ses aventures. Sa vie entière est un secret collectif jalousement conservé dans la mémoire de ceux qui arpentent la route des clandestins. Il est fameux entre tous à Agadez. De Tripoli à Lampedusa, en passant par Ceuta et même jusqu'aux terres perdues de Forédougou son nom résonne. Sami est craint, respecté et adoré. Tout migrant, réfugié en Europe ou simplement désireux de s'y rendre, en a entendu parler. Les passeurs eux-mêmes reconnaissent sa supériorité, sans toutefois s'y attarder. On raconte de lui à Agadez qu'il est issu de la lignée de Ramsès. Il comprend ce que murmurent les vents d'Orient et maîtrise comme personne les routes blanches et arides du désert qui mènent aux oasis salvatrices. On le dit immortel : il a survécu à de multiples tentatives d'empoisonnement de la part de certains de ses rivaux. Invulnérable au venin de serpent et aux piqûres de scorpion, il a survécu tout seul sans une goutte d'eau deux semaines entières dans le désert avant de rejoindre Dirkou à pied.

C'est en le voyant qu'on comprend sa légende. Ses exploits d'homme du désert ne sont rien, comparés à sa personnalité. Géant à la carrure imposante, il n'est que muscles. Son visage, sur lequel ne se dessine jamais un sourire, est dur comme le roc. Ses mains sont rudes à cause des longues années au cours desquelles il s'est adonné, sans grand succès, à l'élevage de moutons. C'est là son seul échec. Lubrique, il n'a aucun scrupule avec les femmes et s'adonne plus que de raison aux plaisirs de la chair. D'ailleurs, il ne passe jamais deux nuits de suite avec la même femme. Les seuls instants d'abstinence qu'il connaît sont ceux qu'il passe dans le désert, où il est, sans doute pour cette raison, de très mauvaise humeur. Il est craint car il est bagarreur, puissant, sans pitié pour ses rivaux et ses ennemis, et parce que personne ne l'a jamais vaincu dans tous les combats qu'il a disputés. Il ne craint ni les lames ni les tessons de bouteille. Il terrasse ses adversaires avant même qu'ils ne pensent lui asséner un seul coup.

« Je ne voyage pas avec n'importe qui ni n'importe comment ! Bandes de morveux, croyez-vous que vous allez vous procurer mes services comme ceux des minables de cette gare ? Qu'avez-vous à me proposer ? » hurle-t-il.

Ses cris et ses menaces lui servent à intimider les clients, déceler les faibles et ne retenir que les plus motivés d'entre eux. En plus d'être plus cher que les autres, Sami a horreur du manque de courage et ne convoie pas les lâches.

Nous ne connaissons que trop bien sa légende pour tomber dans le piège et restons stoïques, le visage fermé. Nous savons qu'il ne part que lorsqu'il a suffisamment de clients pour remplir son camion et restons donc à attendre devant sa cabane pendant plusieurs jours.

Au bout d'une semaine, quand il a pu réunir assez de passagers courageux, Sami a enfin fixé le prix de la traversée jusqu'à Tripoli et nous a dit :

« Nous partirons à l'aube. Le prix de la traversée est deux cent mille francs CFA soit 304 €, payables d'avance et non négociables. Ceux qui ne les ont pas sont priés de s'en aller sur-le-champ : ils iront se faire voir ou recevront mon poing dans la figure. Celui qui ne se réveillera pas à temps pour le départ sera abandonné ici. Qui arrivera en retard perdra son argent. Il va faire froid la nuit dans le désert. Ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir crèveront comme des chiens. Si vous voulez vous en procurer, Hassan, le gringalet qui garde la gare, en vend. Derrière ma cabane se trouvent des bidons remplis d'eau. Que chacun en prenne deux, inscrive son nom dessus et veille dessus. Dans le désert, quand tu es sans eau, tu ne vauds rien de plus qu'un déjeuner pour les vautours. L'argent n'a aucune valeur, la noblesse, le rang et l'amour n'existent pas là-bas, soit tu as de l'eau, soit tu meurs. Les faibles et les peureux, vous avez encore le choix de ne pas partir. Une fois parti, je ne m'arrêterai que pour les pauses nocturnes – si nécessaire. Si vous n'écoutez pas les consignes, si vous vous croyez trop malins, je vous jette par-dessus bord. Si vous avez de la chance, une hyène vous dévorera. Sinon, vous mourrez affreusement après des jours de soifs et de souffrances intenses. Si vous êtes avec Sami, il ne vous arrivera rien. Je vous promets la vie sauve si vous vous tenez à carreau. »

Son corps tout entier, pieds arqués, mains contractées, sourcils froncés et lèvres serrées, montre à quiconque qu'il ne faut surtout pas poser davantage de questions.

Puis il se retire dans sa cabane laissant derrière lui un chœur de terreur et d'excitation. De vives discussions se font entendre çà et là. Son discours est soumis aux prolongations, aux interprétations et aux conjectures.

Ce soir-là, comme tous les autres, Somaliens, Libériens, Maliens, Guinéens, Gambiens, Ougandais, Congolais, Éthiopiens, Ghanéens, Ivoiriens, Nigériens ou Nigériens ont installé leurs sacs à côté de matelas malodorants et dévorés par les tiques et les punaises. Pour ne pas rater l'heure du départ, nous y avons aussi trouvé refuge.

Dès l'aube, les quarante personnes qui doivent faire le voyage avec nous se sont levées, apprêtées et, bidons d'eau à la main, attendent la sortie de Sami, près du véhicule dans lequel nous traverserons le désert, un petit camion noir sans toit.

Les bidons de vingt litres d'eau sont attachés de part et d'autre des flancs de la voiture. Sur ces mêmes flancs, sont solidement attachés des piquets. Les plus grands d'entre nous sont priés de s'asseoir à califourchon sur eux.

Avant de démarrer, Sami nous prévient de nouveau qu'il ne s'arrêtera pas si quelqu'un vient à tomber du véhicule. Alain, Idy, Marguerite et moi héritons d'une place presque confortable, jambes repliées, dans la benne du camion pleine de bagages.

Sami démarre en criant *yalla yalla* sans attendre que tout le monde soit bien installé. Un nuage de fumée et de poussière se lève. Le camion est agité de violentes secousses. C'est la débandade dans la benne. Des interjections de surprise, des cris de douleurs jaillissent de la masse de corps entassés. La voiture tangue et nous projette les uns contre les autres. Des têtes cognent des genoux, des coudes s'écrasent contre des côtes. Cet enfer dure un moment avant que notre véhicule ne trouve une allure normale. On quitte la gare routière pour arpenter enfin la route des clandestins.

Le voyage commence.

Nous avançons péniblement. Le silence domine les premiers kilomètres.

Puis nous sortons enfin des zones habitées d'Agadez. Au dernier carrefour après une rangée d'acacias, nous tournons à droite pour rejoindre les contreforts du Sahara. Le bitume s'arrête ici.

Les premières étendues de sable défilent sous les roues du camion.

Soudain notre véhicule fait une embardée, et ce violent écart fait une première victime. Un gros Nigérian au bras amputé pendant la guerre, qui s'était accroché à l'un des poteaux attachés à l'aile droite du camion, a été éjecté.

Sa mort est suivie d'un long murmure de stupeur. Nous sommes tous choqués. Peut-être cet homme avait-il une famille qu'il ne reverra plus, des rêves qu'il ne réalisera jamais. Pour lui, l'aventure s'est terminée dans le soleil levant devant la grande mosquée d'Agadez, son beau minaret en terre cuite et les formes géométriques du palais des sultans de l'Aïr.

Quatre heures de voyage plus tard, nous nous rapprochons d'Agessis selon Sami. La température a grimpé de façon fulgurante. Et la chaleur nous assomme. Le ciel s'est couvert. Les roues de notre camion soulèvent du sable et des pierres au milieu des dunes. L'harmattan, l'alizé, la mousson, les vents d'Arabie et d'Orient s'élèvent comme de hautes colonnes reliant ciel et terre à travers le Sahara. Ils se dressent comme d'immenses murs infranchissables. Dans la benne, on parle plusieurs langues, qui se font écho. Mais toutes traduisent la même chose : la peur et l'inquiétude.

J'aimerais être mort dans l'attaque de Malaimé. Être tombé criblé de balles près de mon père et être enterré au pied de mon fromager.

La tempête se lève. Le ciel et le sol prennent la même couleur ocre. Le vent jette de grosses pelletées de sable sur le véhicule et sur ses passagers. Les femmes et les hommes crient d'une même voix. Le sable et les pierres sont comme des lames qu'il charrie et percent les chairs, ouvrent des plaies et s'engouffrent partout. À chaque assaut du vent de sable, notre véhicule perd au moins deux passagers qui, au hasard, sont arrachés, soulevés et broyés violemment contre la route du Sahara déchaîné.

Sami ne s'arrête pas. Il se bat contre la tempête, protégé par sa cabine. Le sable fin s'introduit partout et fait tousser le moteur qui entraîne la benne dans son horrible tremblement. Je suis terrifié et me demande ce que nous allons devenir. Charognes du désert englouties par une armée de goules boulimiques, par une horde de hyènes ou par Shadhavar, licorne carnivore qui ressemble à la gazelle, la terreur du désert ? Certainement. Au mieux, nous crèverons de soif avant d'être dévorés par des vautours.

Le moteur de la voiture souffre mais avance en force. Il se bat contre la tempête.

Prostrés, Idy, Maguy et Alain s'agrippent tant bien que mal aux bidons accrochés à la benne et aux cordes qui les retiennent. Ils couvrent leur tête de leurs mains. Les jambes repliées et serrées, le dos courbé, ils essaient de se protéger comme ils peuvent. Idy gémit et crie par moments. Tétanisé, je tremble et sens un liquide chaud couler le long de mon pantalon.

Ma peau est couverte de plaies, ma gorge en feu. Tout n'est que sable. L'horizon, le désert ont disparu pour laisser la place à un énorme rideau de poussière. Nous risquons de nous perdre à jamais.

La tempête a encore pris de la force. Elle cache jusqu'à la dune la plus haute, cherchant sans cesse à nous avaler jusqu'au dernier. La poussière s'infiltré partout, et j'étouffe, comme tous les autres passagers. J'ai l'impression que le ciel s'est ouvert

et que de ses entrailles sort du sable, du sable et encore du sable. C'est la fin des temps. Ciel et terre n'existent plus. Tout n'est plus que douleur. Nous avons atteint Charybde dans le désert. Ses grondements, ses rugissements, ses mugissements, et l'énorme et terrifiant roulement de la tempête de sable dévorent tout ce qui se trouve sur son passage.

Comme par enchantement, la tempête s'est calmée. Par miracle, le camion a tenu, même si des passagers, piégés et enlevés par la tempête, ont rendu leur dernier souffle dans un cri sinistre.

Sami est le fils d'Atemi, le plus grand de tous les esprits de chez moi, le maître de la foudre qui commande aux pluies et aux orages, au ciel et à la terre, l'esprit fondateur de notre peuple et du monde. Sami nous a sauvés. Tout en manœuvrant notre embarcation, il est resté de marbre, poings serrés, luttant contre les sables du désert et il nous a évité une mort certaine.

Mais la tempête nous a tous plongés dans le doute et l'effroi. Nous savons maintenant que tout peut arriver. Surtout le pire.

Pour la première fois depuis le déchaînement des éléments, Sami prend la parole. D'après lui, nous sommes à l'est d'Agessis, que nous avons dépassé pendant la tempête, et à quatre jours de Fachi, la première localité que nous trouverons sur notre itinéraire vers Dirkou.

La traversée est longue, ardue. À la différence des autres passeurs qui ne quittent la chaussée qu'à la vue de barrages douaniers, Sami ne suit jamais la route, et ce pendant toute la durée du voyage. Il passe par les ergs du Ténéré. Nos cuisses sont endolories et, de temps à autre, tant nous sommes serrés, nous nous cognons contre un genou dans les chaos du camion et nous ouvrons la lèvre.

Encore deux jours et une nuit à rouler après la tempête. Sans arrêt. Torturés par la soif, la chaleur et les mirages de cette immense étendue de sable et de pierres. Le désert joue avec nous. L'horizon s'amuse à se changer en une source d'eau qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en rapproche.

Notre première escale a lieu après presque trois jours de voyage. Nous pouvons enfin y détendre nos muscles ankylosés, nos corps courbaturés. Le soir, des cercles de discussions se forment en fonction des affinités linguistiques. Hors des sociétés classiques, la langue est la première source de rassemblement. Elle renforce le lien d'appartenance au groupe.

Le Ténéré a rempli son ventre dès les premiers instants de notre voyage, il a avalé le Nigérian, s'est repu des corps perdus lors de la tempête de sable, mais il n'est toujours pas rassasié. Et il vient de recommencer cette nuit, la première sous les étoiles.

Elle a été douloureuse, surtout pour ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir. Car la nuit dans le désert est une hyène qui caresse, berce ses petits avec les meilleurs soins et les dévore dans leur sommeil. Elle est aussi froide que le jour est chaud. Parmi les malheureux qui n'ont pas suivi les consignes de Sami avant notre départ, deux Gambiens, terrassés en silence par le froid.

Pour se donner bonne conscience, tout le convoi s'accorde à dire que les deux hommes ont eu de la chance de mourir dans leur sommeil : ils n'ont pas souffert comme le Nigérian. Le désert tue mais il peut être miséricordieux.

Sans famille ni amis parmi le reste du groupe, ils ne sont pas pleurés. En ces lieux, la solidarité et l'empathie pour l'autre laissent rapidement place à l'instinct de survie. Le Ténéré réveille ce qu'il y a de pire en nous. La détresse, la peur de jours sans lendemain, la désolation, sont tant de voix qui savent faire taire les valeurs premières de l'homme. Notre conscience est vite usée par l'instinct de survie et l'urgente nécessité de découvrir la prochaine dune. L'égoïsme et l'individualisme sont les seules choses que le désert met dans la besace de la misère. Nous l'apprenons très vite. Et notre seule force, c'est la persévérance et l'acceptation face aux épreuves : une vertu que les clandestins appellent le *muñ*.

Sami a une très grande connaissance du terrain, cela ne fait aucun doute. À l'aube du quatrième jour, nous croisons les premières formes de vie : des caravaniers et des reptiles.

Notre véhicule rebondit, serpente, entraînant avec lui nos pauvres corps fatigués d'avoir si peu dormi. Au cœur de la benne, nous pouvons contempler le lever de soleil seulement quand nous entrons dans l'oasis de Fachi, où nous ne prenons pas le temps de faire une halte. Juste le temps de faire le plein d'eau avant de filer sur Dirkou, où nous serons dans deux jours d'après Sami.

Le ciel est beau, haut en couleur au-dessus des dunes roses. L'horizon romantique met en scène un baiser sensuel entre ciel et terre devant un rideau écarlate. La contemplation de la nature nous offre un moment de répit. Les langues commencent à se délier.

Même Sami s'y met. Il en profite pour nous prévenir que la région dans laquelle nous venons d'entrer, située entre Fachi, Bilma, Dirkou et la Libye, est un véritable repaire de terroristes. Une bande qui a survécu à la guerre civile libyenne et a profité de la chute de Kadhafi pour s'approvisionner en armes lourdes, en a fait une zone sans foi ni loi, où ils prennent en otage des voyageurs qu'ils libèrent contre une rançon sonnante et trébuchante.

Une demi-heure après que nous avons fait le plein d'eau, alors que nous sommes sur la route de Bilma et de l'oasis de Dirkou, je remarque qu'une jeune femme, prostrée dans le coin avant droit de la benne, gémit plus qu'elle ne sanglote. Elle est à peine visible. Son visage est maigre, ses lèvres grises et gercées, ses yeux rouges. D'après certains de nos compagnons, elle pleure depuis le départ.

Le soleil tape très fort, et les nerfs commencent à craquer. Nos compagnons ne peuvent plus la supporter. Ils la menacent. Mais Maguy intervient. Elle s'énerve, jure tout en essayant de leur apprendre les bonnes manières.

J'admire beaucoup Maguy. C'est une battante. Elle est la seule à s'occuper de la jeune femme. Après l'avoir défendue bec et ongles, elle lui a proposé de l'eau et des galettes à manger. Mais cette dernière a tout refusé. Alors Maguy lui a seulement pris la main, elle a caressé ses cheveux malgré les secousses et lui a dit des mots doux afin de la calmer, de l'apaiser.

C'est beaucoup plus tard, après avoir dormi, assommée par le chagrin, que la jeune femme se met à nous parler un peu. Elle nous révèle que le Nigérian, qui a été tué juste au départ de notre expédition, était son fiancé, qu'ils avaient décidé de s'offrir une nouvelle vie en Libye après que leur fils a été tué parce qu'ils sont chrétiens dans une région où cela signifie être brûlé vif.

Son histoire a ému l'équipage au point qu'elle est maintenant choyée par tous. Mais, depuis le départ, elle ne cesse de pleurer et, surtout, elle a arrêté de s'alimenter et de boire. Elle est donc très affaiblie. Son corps déshydraté est de plus en plus secoué par des spasmes violents, et elle a de la fièvre.

Chacun des passagers a cédé un peu de place pour qu'on puisse l'allonger même si elle ne mesure pas plus d'un mètre soixante. De ce corps las, seule la poitrine se soulève et se rabaisse fortement comme un ballon troué que l'on gonflerait et qui se dégonflerait aussitôt dans un sifflement grotesque. La couleur noire de sa peau a pris une teinte grise et ses yeux, lorsqu'elle les ouvre, sont ternes.

Brûlée par le soleil, dévorée par la soif, elle a les lèvres gercées mais refuse d'ingurgiter le moindre liquide et, du fond de sa gorge en feu, s'échappe bientôt un cri qui, d'abord inaudible, perce le silence et se fait très aigu – un cri qu'aucun membre de l'équipage n'a jamais entendu, qu'on ne peut attribuer ni à un humain ni à une bête.

La jeune femme ne se bat plus maintenant. Le corps fiévreux, elle reste prostrée et, résignée, elle n'attend pas la mort mais la supplie de venir la délivrer. Le véhicule cahote, berçant le corps épuisé et agonisant. L'étendue blanche du désert passe du jaune aux teintes rouges du crépuscule. Et la chaleur torride de la journée commence à baisser d'intensité. La nature offre enfin un peu de répit. L'air se fait plus agréable. Le vent ne fouette plus les visages. Et, dans cet instant de quiétude, aucune lutte, aucune angoisse – hormis celle de Maguy qui continue de veiller sa protégée – ne vient troubler le cœur des hommes.

Le ciel se couvre légèrement, les températures baissent encore, la jeune femme n'a pas bougé. Lorsque Maguy s'occupe d'elle, aucune lumière ne vient plus illuminer son visage. Peut-être la voit-elle lui sourire en silence, peut-être pas.

Peu avant notre dernière halte avant que nous arrivions à Dirkou, la jeune femme, les yeux mi-clos, les poings fermés, les membres crispés, tourne la tête vers Maguy dans un ultime effort, esquisse un petit sourire et, laissant sa tête retomber comme un pantin désarticulé, dans un ultime soupir, elle rejoint son mari.

Nous nous arrêtons pour la nuit. Là, à une cinquantaine de mètres de notre campement, nous la déposons sur le sable. Nos forces sont trop précieuses, le désert imprévisible et la route encore longue. Le Ténére se chargera de l'inhumer, et le sable lui servira de suaire.

Bouleversée, Maguy la veille encore longtemps comme si elles étaient des amies de longue date. Elle est la seule à regretter sa perte.

La jeune femme s'appelait Makandia.

Le lendemain, le soleil darde déjà ses rayons à notre réveil. Nous levons le camp très tôt. Sami, concentré plus que jamais, le visage fermé, se bat contre son volant, assénant de violents coups à droite ou à gauche, et fait craquer le levier de vitesse à chaque fois que le moteur rugit d'essoufflement. Nous roulons sur une mince bande de terre solide bordée par du sable, qui nous évite l'enlèvement.

Le soleil cogne. Pas une bête, pas un humain, aucune trace de vie ne vient rompre la monotonie du paysage qui défile au fur et à mesure qu'on avance vers l'est. Sable, dunes, soleil, pierres, tout est blanc. Aucun espoir à l'horizon. Mes compagnons fixent comme moi l'étendue du désert, le visage de plus en plus livide.

Les mirages rendent ma soif insupportable. Les yeux aveuglés par le soleil, je ne peux que fermer les paupières et, pour tromper la faim et la migraine, imaginer que le paysage nous mène à grande vitesse vers un avenir plus serein.

Mais je me sens très mal. De drôles d'idées me traversent l'esprit. Les comptines de mon enfance me reviennent. *Fatou yo si diadialano / Fatou Faye Faye Fatou...* Et des tas de souvenirs ressurgissent, les chants du village, le pont que nous avons traversé lors de notre initiation, et Diary... qui réapparaît – surtout ses yeux, comme imprimé au fond des miens.

C'est alors qu'une voix grave, chargée de sagesse et de sérénité, résonne en moi. La voix familière et tant aimée de Grand-Père : *Cela fait bien longtemps que tu ne m'avais pas honoré de ta conversation mon enfant, m'aurais-tu déjà oublié ?*

— *Jamais je ne t'oublierai. Je ne trouve juste pas la sérénité nécessaire pour te parler. Le voyage est terrible. L'autre jour, un homme est mort, la tête fracassée par une pierre. Personne ne s'est arrêté. La chaleur est omniprésente, un soleil de plomb nous brûle le corps, nous aveugle en tapant sur la benne du camion.*

— *Parle-moi de ce qui est beau, concentre-toi sur ce qu'il y a de bon, dévore de tes yeux chaque instant de ce voyage. Parle-moi de tes nouveaux amis, vous êtes vingt-six à découvrir le monde.*

— *Oui, j'ai rencontré Alain au Mali. Cela fait quatre mois. Il est écrivain et m'a appris à lire. Il me parle de littérature et m'aide à écrire. Il y a aussi Maguy. Je l'aime bien. Elle est d'une grâce éblouissante. Un charme sans pareil, comme si elle avait emprunté ce qu'il y a de plus beau à chacune des plus belles femmes du monde. Elle a une magnifique chevelure mais c'est une tigresse, elle ne se laisse pas faire. Je t'en prie, Grand-Père, veille sur moi, je suis très inquiet...*

En vérité, Grand-Père sait déjà tout ça, il ne vient que pour m'empêcher de souffrir du voyage. Il m'aide comme à Malaimé. Il me remonte le moral, me conseille de rester méfiant, de garder les yeux ouverts, de faire attention à l'eau, de ne pas en gaspiller, d'éviter les barbus... Mais qui sont-ils ?

Une clameur me fait sursauter.

Au loin, des formes ressemblant à des habitations.

Nous sommes arrivés !

Le lieu n'a d'oasis que le nom.

Nos yeux ahuris, complètement hébétés, découvrent des habitations de fortune, des mendiants, manchots, borgnes ou amputés, mais aussi des rats faméliques et des cancrelats au milieu des ordures flottant dans une mare de boue et d'eaux usées. L'oasis est le dépotoir de toutes les misères du monde. Des humanitaires viennent nettoyer de temps en temps l'endroit en même temps qu'ils apportent des vivres à ceux qui s'y trouvent.

Nous sommes déçus mais, au moins, nous pouvons descendre du véhicule et prendre le temps de nous promener, de nous reposer à l'ombre d'un palmier. Acheter du pain artisanal, discuter avec les gens que nous rencontrons ici, remplir nos bouteilles d'eau et surtout nous remettre de cette terrible traversée du désert qui a duré trop longtemps.

Du coup, l'oasis agit sur nos esprits comme une ville normale, non pas une simple escale mais comme la destination finale.

Elle est aussi le reflet de toute la diversité de la terre. Des Occidentaux, humanitaires pour la plupart, des Arabes déchus, Libyens principalement, des migrants. Quelques filles qui, pour payer la suite du voyage, se prostituent. Musulmans, chrétiens, juifs, animistes, athées, tous fuyant les guerres de religion, l'obscurantisme, la dictature et la misère, s'y côtoient. Ici, pas d'amour ni de tendresse, encore moins de fraternité ou de bienveillance. C'est le royaume de la désolation, du désespoir, et le cimetière de tous les rêves d'Europe, de tous les espoirs de liberté et d'épanouissement.

Seul Idy ne s'ennuie pas, il trouve toujours quelqu'un pour l'écouter raconter son histoire et son voyage. Personne ne lui demande de se taire : les gens n'ont rien à faire, et ses histoires les aident à passer le temps, rythment leur journée et leur font croire qu'ils ont eu plus de chance que d'autres – finalement !

Alain, lui, continue d'écrire, silencieux et concentré, ses lunettes rivées sur le nez. Maguy se promène et, elle aussi toujours égale à elle-même, tente d'apporter de l'aide aux femmes et aux enfants.

Sami justifie notre longue pause en prétextant qu'il est nécessaire de laisser refroidir le moteur. J'imagine qu'il a plutôt besoin de déverser le trop-plein de libido qu'il a accumulée pendant notre traversée du désert. Rustre, Sami ne connaît pas la générosité. Pour lui, les femmes ne sont que des objets. Avec elles, il se contente de tout leur demander sans rien leur donner en retour. Sa seule compagne, c'est son camion.

Les jours défilent. Lentement. La langueur et la désolation imprègnent l'air de ces lieux, et le poison de la mélancolie irrigue nos veines. Amorphe, je passe des heures sans parler à quiconque. Plongé dans mes souvenirs, je ressuscite mes fantômes. Je plonge dans ce qu'il y a de plus sombre en moi quand le ciel se gorge d'ocre aux heures où l'azur n'est que poussière de sable dans la promesse de l'aube.

Au contact des humanitaires, je reprends vie. Car, pour eux, mes camarades et moi-même ne sommes plus des clandestins. Noirs, Africains, nous sommes pauvres certes, mais nous sommes surtout des réfugiés. Des humains, des victimes qui ont fui la violence humaine. Des hommes comme tous ceux qui vivent en Amérique, en Europe, dans le Golfe. Des frères partageant la même condition, solidaires de la même absurdité. Mis au ban de la société par le pouvoir, la privation de liberté, les politiques économiques et la misère, nous avons été poussés à l'exil.

C'est ainsi que j'ai rencontré Rachid. Un homme aux yeux malicieux et aux boucles crépues. Sa compagnie me rappelle celle d'Idy, et sa présence donne du sens à mes sorties.

J'ai pris l'habitude de le retrouver toujours au même endroit, adossé à des bouts de bois rafistolés et couverts d'une bâche crasseuse qui servent à la distribution hebdomadaire de vivres. C'est là que je l'ai aperçu quand il m'a fait signe le premier jour. Il m'a tout de suite raconté comment il était entré dans la clandestinité. Un mauvais coup du sort alors que tout avait bien commencé pour lui.

Car il n'a pas toujours été comme nous. Rachid, lui, est déjà allé en France où il est entré avec un visa. Il avait même un titre de séjour pour travailler et, surtout, ses parents et leurs pères avant eux étaient citoyens français depuis l'entrée en vigueur de la loi Lamine Gueye en 1947.

En France, Rachid travaillait comme ouvrier et arrivait à gagner sans peine sa vie. Mais il rasait les murs et se faisait tout petit. Ce n'était pas par complexe d'infériorité, non, il était d'une lignée de sang royal et le savait. Ce n'était pas ça le problème, c'était juste que son père lui avait appris qu'il fallait, pour être heureux, savoir se faire discret. Il louait une chambre de bonne qu'il avait commencé à acheter par petites traites. Consciencieux, il n'était pas syndiqué, confiant dans le fait qu'il n'avait aucune raison d'avoir peur du patronat. Aussi essuyait-il les injures de ceux qu'il appelait les plus cons, les brutes, les bagarreurs. Lui n'aimait pas ça, et il avait raison.

Peu à peu, tous ces champions en revendication étaient partis en retraite anticipée mais il était resté là, toujours au même poste et, pour lui que le changement dérangeait, rien n'était mieux que ce qu'il avait.

Pourtant, il avait remarqué que certains de ses collègues étaient en chômage technique et que des amis de plus en plus nombreux étaient licenciés pour motif économique. Et, un jour, il fut remercié à son tour – au profit de travailleurs moins chers

qui n'avaient pas besoin de cotisations sociales, ne coûtaient aucunes charges patronales, qui pouvaient se passer de jour férié. Et lui, qui payait ses impôts, travaillait sans rechigner, payait son loyer, lui qui ne travaillait pas au noir et qui avait trouvé sa place dans la société française, finit par me dire :

« Tu vois... un jour, toi et tes frères migrants, tous clandestins, êtes venus me prendre mon travail et, pour moi, le malheur a commencé. »

Ce qu'il appelle « l'événement » avait bouleversé sa vie à jamais.

Malgré le chômage, tout allait assez bien car il avait mis suffisamment d'argent de côté pour vivre en attendant de trouver mieux mais, un jour, un cambriolage avec effraction a eu lieu chez ses voisins de palier. On a retrouvé ses empreintes sur la porte – « c'est ce qu'on a dit ». Il a toujours clamé son innocence mais rien à faire. « Délit de faciès. Trop beur, trop arabe. »

Rachid a été sommé de quitter le territoire. Il a été débarqué par un cargo à Tripoli. De là-bas, l'armée libyenne l'a transporté avec d'autres malheureux jusqu'ici et les a abandonnés sans argent ni vivres.

Depuis, il est devenu lui aussi clandestin.

« Chez nous, personne n'a envie de rentrer. Sembou, moi, j'étais français, au pire, algérien car l'Algérie, ce n'est pas loin des côtes européennes. »

Dans ce monde au rabais, il vit maintenant ici avec un tas d'immigrés originaires d'Afrique Noire ou du Maghreb : Rwandais, Sénégalais, Marocains, Tunisiens, Algériens, Maliens, Togolais, Congolais, Égyptiens ou Libyens. Cet horrible endroit est un condensé de l'immigration africaine.

Chaque jour, nous regardons les migrants caqueter comme une couvée de canetons, véhiculant ragots de toutes sortes, s'étrangeant de rire ou d'injures selon la journée. Comme d'habitude, ils s'installent à côté de nous, en cercle, pour partager un repas consistant ou quelques lampées de soupe ou de bouillie. Ces soirées, où n'apparaît aucune étoile filante, seules la bénédiction du partage et la générosité accompagnent les éclats de la lune.

Après avoir partagé le dîner, nous nous abandonnons à la contemplation du ciel et rêvons d'un ailleurs. Mais les éclats de rire, les conversations animées, les débats passionnés et les disputes reprennent avec plus de ferveur et, parfois, plus de violence.

Un révolutionnaire prend la parole. C'est souvent un Guinéen ou un Sénégalais. Il se lève en proie au délire utopiste, comme s'il était face à une foule en liesse qu'il haranguait, et commence une longue tirade à faire somnoler un hibou en pleine nuit. À l'écouter, on croirait en la possible réincarnation de Sheikh Anta Diop, de Lumumba ou de Madiba. Il parle d'une Afrique unie contre les régimes autoritaires, contre l'ingérence étrangère. Un perturbateur, qui aime les raccourcis, affirme alors que la politique est affaire de riches, à quoi un provocateur rétorque que c'est l'affaire des escrocs.

Et la discussion peut durer longtemps autour de la thèse du premier et des antithèses des suivants avant de se conclure sur une note d'espérance que tous partagent : la mal gouvernance finira bien par disparaître un jour avec l'éveil des consciences, de nouveaux types de citoyens plus avertis et la fin des dictateurs devenus trop vieux. Les révolutions guériront l'Afrique noire, comme elles sont venues à bout des régimes totalitaires lors du printemps arabe et de la révolution du jasmin.

Je me tais. Les hommes politiques qui deviennent autocrates m'ennuient comme les populations qui les portent au pouvoir. Les victimes sont tout aussi coupables que leur bourreau, elles ont encouragé l'ogre à se repaître plus facilement de leurs biens. Je me contente d'écouter. Seul m'importe le voyage.

C'est pareil avec Rachid. Quand nous nous voyons, je parle peu. C'est lui qui parle. Il monologue sur son histoire.

« Tu sais, Léo, je suis innocent, je n'ai jamais pu faire de mal à une mouche, je te le jure au nom de Dieu, *Wallaahi* ! Tu m'imagines, moi, voleur ? Ou moi, ne serait-ce que blesser quelqu'un ? Non, mon ami, je crois en Dieu, même si je ne le prie pas souvent. Je le crains, vois-tu, je suis honnête, moi... »

Malgré un ton monotone, sa voix est claire. Pourtant il a les larmes aux yeux. Pendant des heures, il m'explique comment il a été injustement accusé. Je le crois.

Un soir, il m'apprend qu'il a l'intention de poursuivre la route avec nous. Je lui réponds que je dois en parler à mes compagnons, que je ne peux pas leur imposer ce choix, qu'il me faut en informer Sami. Rachid se fâche et me met en garde :

« Tu ne comprends rien à rien, mon petit, pourtant je t'aime bien, moi. Fais attention à ce que tu dis, tu pourrais le regretter très vite. »

Puis il s'en va sans se retourner.

Et, moi, je ne comprends pas ce qu'il a voulu dire.

C'est dommage, j'aimais bien sa compagnie.

En rentrant, seul, alors que je marche tranquillement dans le camp à la quête de l'odeur forte de torréfaction de café que j'ai sentie à notre arrivée et qui me rappelle les jours de fête sur la place principale de Malaimé, je croise Maguy, seule elle aussi, à l'extrémité de l'oasis.

Il fait déjà nuit. L'atmosphère est triste. La jeune femme paraît rêveuse, elle est en train de fixer la pleine lune et a les yeux embués. Je m'arrête pour la contempler. Maguy est belle.

Concentrée dans son tourment, elle ne m'a pas entendu approcher. Après un long moment, j'ose enfin desserrer les lèvres et laisse échapper :

« Tu pleures ?

— Non, gros bêta, je montre à la lune combien mes larmes sont plus belles qu'elle. »

Je sens dans sa voix une cassure, un changement d'intonation comme si elle étouffait un cri, réprimait un sanglot.

« Nous avons tous le droit de pleurer, tu sais ! Je sais que tu n'es pas du genre à te confier mais si ça peut te rassurer, j'ai posé cette question seulement pour te témoigner ma compassion, et non par curiosité. »

Je ne sais vraiment pas quoi lui dire de plus pour lui remonter le moral ni pour cacher ma gêne. Comme elle continue de se taire, je me mets à parler sans m'arrêter... On croirait Idy !

Et je lui raconte mon histoire, en commençant par le début, ma naissance, la signification de mon prénom, ma vie au village, le massacre, et tout ce qui s'est passé jusqu'à notre rencontre.

Maguy m'écoute et, au fur et à mesure de mon récit, commence à changer d'attitude. J'ai l'impression que ça la libère. Plus à l'aise, elle se rapproche de moi.

Et nous nous asseyons à même le sol. Dans un élan de confiance, elle me confie qu'elle aussi a fui, il y a longtemps, son pays d'origine, le Tchad. Mais c'était à cause non pas de la guerre comme moi mais d'une autre forme de violence, celle qui

s'attaque au corps des femmes, celle qui les plonge de force dans le mutisme, qui décide pour elles, qui choisit comment elles doivent s'habiller, parler et jouir. Elle a fui un père qui l'a violée alors qu'elle n'était qu'une enfant, une mère qui lui promettait l'excision, une société qui lui imposait le voile. Plus jeune, elle souhaitait devenir mannequin et défiler sur les plus beaux podiums d'Europe. Maintenant, elle souhaite simplement étudier, travailler et ne dépendre d'aucun homme.

Sa beauté est un don du ciel mais aussi sa plus grande malédiction. Les souffrances qu'elle a subies lui ont appris la méfiance vis-à-vis des hommes, elle sait qu'elle ne peut rien en attendre. Indépendante, elle vit seule depuis ses onze ans et s'attelle à utiliser sa beauté et son intelligence pour défendre les autres femmes et rabaisser voire ridiculiser tous ceux qui croient que des êtres humains peuvent être supérieurs à d'autres. Ses déboires avec les hommes ont nourri sa colère et constituent le socle de son existence ainsi que le moteur de son combat.

Féministe engagée, à chaque fois qu'elle gagnait de l'argent à Agadez, elle faisait le tour du quartier où elle s'était exilée et s'en servait pour améliorer les conditions de vie des femmes qu'elle connaissait. À l'une, elle offrait des habits, à une autre des vivres ou des ustensiles de cuisine.

Depuis peu, Maguy a décidé de rejoindre l'Europe pour réaliser son rêve. Elle voudrait y poursuivre des études de droit et défendre la cause des femmes partout dans le monde, mais surtout dans son pays d'origine où elles sont particulièrement oubliées et maltraitées. Mais elle n'a pas de passeport. Et on lui a dit que, pour en obtenir un, elle devait être sous la tutelle d'un homme, soit son père, soit un mari. Alors elle n'a trouvé aucune autre solution que le voyage par le désert et la mer.

Cette conversation nous a fait du bien à tous les deux. J'en profite pour lui parler de ma rencontre avec Rachid, de nos discussions et de son désir de se joindre à notre groupe. Et je lui fais part de mon envie de payer le reste du voyage à Rachid. Elle n'y trouve aucun inconvénient, bien au contraire. Et nous restons assis longtemps à contempler le ciel jusqu'au petit matin.

Sur le chemin du retour au camp, nous rencontrons Sami, qui se tient debout près de sa voiture. Il a l'air bizarre. À ses pieds, se trouve un corps inerte. L'homme s'est suicidé.

C'est Rachid.

Ô monde en perdition...

Nous avons pris la route pour la Libye dès les premières lueurs du jour. C'est le début de la deuxième partie du voyage, et nous sommes tous très excités. Hormis Rachid, personne ne manque à l'appel. D'autres gens se sont ajoutés au convoi. La joie de ces nouveaux passagers apporte un peu de couleur et de douceur au paysage morne du désert.

Car comment ne pas s'interroger sur la fin de notre errance ? L'harmattan souffle et apporte une odeur de sel. Le sable chauffé à blanc semble fondre et se muer en un vaste fleuve dont nous suivons le lit en remontant le courant. Dans le ciel d'un bleu roi, les rapaces annoncent la ruine de grands rêves perdus. Cette étendue de terre à l'infini, c'est pour nous l'enfer.

L'intensité de la lumière, le sable et les éclats de pierre rendent le trajet insupportable. Nos gorges sont sèches, nous avons soif. Heureusement, Maguy a eu la bonne idée d'acheter à la première halte des chèches. Elle nous en donne un à chacun, Idy, Alain et moi. Ces foulards empêchent la sueur de couler dans nos yeux et nous soulagent des rayons du soleil et de la poussière que soulève chaque secousse de la benne.

Alors que la voiture nous emmène aux confins du désert, le remords me rattrape. J'ai tué Rachid. C'est par ma faute qu'il s'est suicidé. Hier soir, je n'ai pas compris sa détresse et n'ai pas entendu son désespoir. Et j'ai précipité sa mort.

La piste se déroule sous nos yeux, interrompue seulement par les ergs qui forment comme des rapides sous les roues du camion, et mon dos est à l'agonie. Difficile de tenir dans cette position inconfortable. Pourtant, certains arrivent à dormir. Mais, moi, je remonte le temps et me replonge dans l'atmosphère familière du village natal que j'ai dû fuir. Là où les hommes travaillent dur et ne vieillissent pas, où les femmes qui ne meurent pas en couche sont fertiles, font des enfants issus de plusieurs lits différents et vivent plusieurs mariages. Là où on est sidéen, cancéreux sans le savoir et où l'on meurt de sorcellerie ou de pratiques occultes... Car là où les sorciers et génies règnent en maîtres, où le mysticisme est l'opium du peuple, personne ne meurt de mort naturelle.

Et je suffoque, à l'endroit même où j'ai décidé de ne pas mourir – dans le vaste monde.

Malaimé m'a rattrapé.

Nous avons roulé pendant des heures. Après avoir dépassé Dao Timmi, nous nous dirigeons vers le nord – si j'en crois la position du soleil – en direction de Madama. En longeant le plateau du Djado, nous apercevons encore des vautours. Ils voltigent dans une chorégraphie lugubre et semblent attirés par une forme que nous avons du mal à identifier.

Intrigués, nous approchons et découvrons avec effroi des corps humains. Recouverts de mouches, ils sont étendus sur le sol et exhalent une odeur putride. J'ai la nausée, mes camarades aussi. Certains des passagers ne peuvent se retenir de vomir.

Sami éclate de rire devant nos mines défaites. Puis il nous informe qu'il est tout à fait habituel de trouver des cadavres de migrants dans le désert. Ils ont été victimes de la faim, de la soif ou de quelques bandits. En général, il suffit d'une tempête de sable pour les ensevelir dans la nuit. Le désert dans sa noblesse offre alors aux corps sans vie une sépulture. Ceux-là n'ont pas eu cette chance.

Le temps passe, et la Libye est encore bien loin. Une mélodie me tourne dans la tête, telle une ritournelle dont j'ignore la provenance. Des cris s'échappent du véhicule dont le moteur rugit à chaque à-coup et manque de s'essouffler. J'entends ce chant indistinct qui a quelque chose de l'amertume d'un jour de faim – et de deuil.

Pour beaucoup, sur le continent, le monde s'achève au seuil du désert, là où, pour nous, tout commence. La nuit est tombée sur nous comme un couperet. Comme à son habitude, Sami vogue sur le sable, sans allumer ses phares, en toute maîtrise. On dirait qu'il a des yeux de hibou. Autour de moi, beaucoup dorment. Je cède moi aussi à la fatigue.

Un bruit sourd suivi d'une lourde secousse puis de cris me réveille en sursaut. Un pick-up vient de nous rentrer dedans. Alain m'apprend qu'il a surgi des sables du désert et que, sans crier gare, il a foncé sur nous volontairement. Sami n'a pas eu le temps de réagir.

Les femmes hurlent. Des cadavres gisent entre les deux véhicules. Quelques-uns de nos compagnons de voyage n'ont pas résisté au choc. Ils sont mutilés, étendus comme des pantins désarticulés sur le sable. Des hommes descendent aussitôt de l'autre véhicule. J'ai du mal à les discerner.

Mais, très vite, on entend une rafale, puis une deuxième. Avant que nous ayons le temps de réagir, ils font feu. Mes tympans se mettent à siffler. Je ne vois que des étincelles et encore de la poussière. Dans la mêlée et le désordre créé par la panique, il est impossible de fuir. Les femmes implorant le ciel, pendant que les plus jeunes pleurent et que les hommes tentent de les mettre à l'abri.

J'ai peur que ces instants soient les derniers. Peur de perdre mes amis. Je reste debout, les yeux hagards, la bouche ouverte, les jambes tremblantes. Quelqu'un me tire vers le bas. Je tombe. J'aperçois dans le noir Alain qui me fait signe de ramper jusque derrière le camion. Où sont Idy et Maguy ? Je ne les vois pas. J'interroge à nouveau Alain du regard. Il me fait signe de

me taire.

Grâce aux phares de leur voiture, je peux voir nos assaillants. Coiffés d'un turban noir, du khôl autour des yeux et une épaisse barbe noire, ils ont les yeux injectés de sang. Bâtis comme des rocs, ils sont équipés de fusils d'assaut sauf l'un d'entre eux. Le sourire aux lèvres, ils avancent lentement, déterminés, vers leurs victimes et donnent des coups de pied aux blessés en riant.

Nos compagnons d'infortune rampent, crient, râlent. Certains rendent leur dernier souffle. Lorsqu'il juge qu'il y a eu assez de morts, leur chef ordonne le cessez-le-feu. Et le temps s'arrête, comme suspendu, sous un ciel noir et complice. Le désert est à feu et à sang.

Les cinq terroristes se mettent à crier en arabe. Ils gesticulent et nous ordonnent en beuglant de nous mettre en file indienne. Nous sommes face à eux. Je n'arrive pas à arrêter de trembler. Et je m'inquiète toujours pour Idy et Maguy. L'angoisse monte autour de moi. Les survivants claquent des dents, ce qui augmente ma peur.

Où est Sami ? Lui seul peut nous sauver. Je prie qu'il vienne. J'espère qu'il n'est pas mort. A-t-il été tué dans la violence du choc ou par quelque balle perdue ? Mais je ne vois pas son cadavre.

Alors que je me pose toutes ces questions, Sami surgit de la cabine du véhicule et attaque l'un des terroristes. En quelques secondes, il fonce sur celui qui n'a pas d'arme à feu, l'empoigne d'une main, le soulève et l'étrangle jusqu'à lui briser l'os au-dessus du larynx. Les autres Daeshi n'ont pas le temps de réagir que Sami se retourne et en saisit un autre. Il lui tranche la gorge avec la lame qu'il garde toujours à la ceinture. Un liquide sombre s'écoule de sa gorge, et l'homme s'écroule.

Sami s'apprête à se ruer sur le troisième homme, mais l'autre ne se laisse pas surprendre et appuie sur la gâchette. Notre géant s'écroule dans un gémissement sourd.

Sami, l'immortel qui n'a jamais saigné, est terrassé d'une balle logée entre les deux yeux. Son sang se répand sur le sable du désert qu'il a tant de fois vaincu. Le plus terrible des passeurs, celui que le désert craint, gît à nos pieds. Le sable blanc tel un suaire lui recouvre déjà le corps.

Nous sommes montés à bord du pick-up des Daeshi, abandonnant derrière nous les corps sans vie de Sami, de nos anciens compagnons de voyage et de quelques-uns de leurs combattants. Au fur et à mesure que nous grimpons dans la benne, on nous a assené un coup de crosse. Puis on nous a soumis à une fouille minutieuse. Même nos sexes ont été pesés, retournés. Rien ne leur échappait.

Puis nous avons roulé en silence le reste de la nuit. Personne n'osait dormir. Je cherchais des yeux Idy et Maguy. Enfin, je les ai aperçus ! J'étais heureux de les savoir vivants, même si toute lueur d'espoir avait disparu de leurs yeux.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

Un jet d'eau m'asperge la tête. J'ai dû finir par m'assoupir. Le soleil est à son zénith. Nous entrons dans ce qui semble être une sorte de base arrière.

Alain me souffle que le chef des Daeshi est le colonel Moëz.

Moëz était la fierté nationale de la Libye et représentait l'espoir pour tout le monde arabe. Romancier, poète, essayiste et dramaturge, ses œuvres étaient traduites dans plusieurs langues. Il enseignait dans les universités les plus célèbres d'Occident. Ses romans et ses poèmes étaient étudiés dans les lycées. Ses essais avaient soulevé un important débat philosophique et théologique sur la place de l'amour dans l'islam. Il avait fait la une des plus grands journaux, avait donné des conférences partout et avait même été reçu à la Maison blanche. Invité à la radio et à la télévision, il ne cessait de donner son avis sur l'état du monde.

Il était admiré de tous. Il combattait l'oppression des minorités noires en Amérique, luttait contre l'apartheid, donnait ses droits d'auteur au peuple palestinien qu'il jugeait opprimé. C'était un fervent défenseur des droits de l'homme, et il était considéré par bon nombre d'observateurs comme le plus grand ennemi de l'obscurantisme religieux. D'Algérie en Afghanistan, en passant par l'Iran, où il avait été victime d'une fatwa, il était célébré.

Tout ça, c'était avant – jusqu'à l'été 2011.

Alors qu'il était reconnu partout comme un écrivain majeur du monde arabe, il a été alors accusé de plagiat. Ces accusations étaient infondées, elles avaient été lancées dans l'unique but de lui nuire mais elles eurent tant d'impact que ses romans furent retirés des librairies, censurés et boycottés par la critique, alors qu'il était pressenti pour le Nobel.

Cible de la vindicte populaire, il disparut de tous les milieux mondains et littéraires et se réfugia dans les hautes montagnes d'Algérie. Moëz avait disparu depuis de longues années durant lesquelles l'humanité l'oublia... jusqu'au moment où les forces occidentales libérèrent la Libye du joug tyrannique du Guide.

C'est là que Moëz réapparut à la tête d'une armée entraînée et dévouée à sa cause, « Rétablir le Califat islamique ».

Et c'est lui qui nous a capturés et dévalisés ! Je n'en reviens pas. Il nous tuera certainement ou fera de nous des otages qu'il vendra au prix fort. Aussi étrange que cela puisse paraître, l'homme de lettres et militant socialiste est devenu terroriste.

Il faut absolument que je lui parle.

Tenaillé par l'angoisse, la peur au ventre, je lui lance :

« Que nous voulez-vous ?

— Je ne sais pas encore, pour dire vrai, me lance le colonel dans un français que je ne lui soupçonnais plus. De la chair à canon, des otages, à moins que je ne vous vende ou simplement vous relâche...

— Nous tuer ? déglutis-je, en m'affalant à terre.

— Tous des lâches ! dit-il en éclatant de rire. De toute façon, nous mourrons tous, un jour ou l'autre. Mieux vaut mourir au front, une balle dans la tête, pour une cause bien définie que dans son lit. »

Puis il me regarde quelques instants sans rien dire. Ses yeux perçants me sondent à la recherche de la moindre parcelle de faiblesse. Son visage est sombre, la peau ridée, tannée par le soleil. Sa voix est rauque et glace le sang. Les lèvres pincées, il reprend la parole :

« Vous, les mécréants, vous êtes stupides – définitivement. Aveugles. Vous prenez cette vie pour un trésor, une finalité, alors qu'elle ne sert à rien. Elle n'est qu'une étape avant d'atteindre la vie d'après. Et tu es comme les autres, ivre de cette vie détestable.

— Je suis juste de ceux qui croient que le ciel a donné un libre arbitre à tous, qu'ils croient ou non pour choisir leur voie. Il n'a jamais forcé personne à embrasser une religion. Il ne tue pas, ne frappe pas gratuitement. Je suis de ceux qui croient au respect des libertés individuelles. Je crois en la tolérance et...

— L'islam modéré ? me coupe-t-il violemment. Je savais que tu dirais cela. Vous, les mécréants, ce que vous appelez "islam modéré" n'est que l'emprise de Satan sur vous. Je suppose que dans ta culture, Dieu pardonne tout et qu'il est tellement bon que ce n'est pas la peine de prier... Ou encore qu'il n'existe peut-être pas... »

Derrière lui, à ces mots, la clameur gonfle, et des centaines d'hommes scandent en chœur : « *Allahu akbar* ! »

Les yeux du colonel s'injectent de sang. Ils sont prêts à tuer !

Je me garde bien de lui dire que je ne crois pas en grand-chose, que son Dieu m'est égal et qu'après tout, une fois mort, peu m'importe. L'enfer, le paradis, c'est en somme la même chose. Je ne lui dis rien de tout cela.

« Alors ? reprend-il d'un ton moqueur. Tu as donné ta langue au diable ? Réponds-moi.

— Comment traitez-vous ceux que vous appelez "les mécréants" ?

— C’est simple, nous devons les combattre, les réduire à néant pour faire flotter le drapeau de l’Islam sur le monde. Rétablir le Califat.

— Pourquoi les combattre ? Pourquoi ne pas discuter avec eux ?

— Ils ne nous écouteront pas. Ils nous traitent d’indigènes, de sauvages, comme tu le penses aussi – sans doute. D’ailleurs, ils nous ont combattus les premiers, ils tuent nos frères musulmans partout. Et, dans le Coran, le Seigneur nous dit : “E combattez-les s’ils vous combattent !” » Puis, plus loin, il nous apprend qu’ils sont comme dans un carcan, incapables de voir et d’entendre.

— L’époque du Jihâd armé est pourtant révolue d’après les grands savants musulmans.

— Mensonge ! tonne-t-il d’une voix redoutable. Le Jihâd ne sera jamais fini tant que l’étendard du Califat ne flottera pas au-dessus de chaque village dans le monde. Ceux que tu appelles “savants” ne sont que des corrompus, des imposteurs sous la coupe occidentale. Nous les tuerons tous eux aussi. »

Résigné, je décide de jouer mon va-tout.

« Croyez-vous normal, Colonel, que l’on tue des innocents attablés à la terrasse d’un restaurant, d’un café, d’un bar ou, que sais-je ? en train de danser ou de s’amuser ?

— S’ils sont mécréants, bien sûr ! me répond-il du tac au tac, confiant comme un fauve s’apprêtant à bondir sur sa proie, et la voix ferme, ni trop haute ni trop basse, de ceux qui se sentent supérieurs. C’est normal. C’est notre mission, poursuit-il. Il nous est demandé de le faire.

— Mais, après, où iront-ils ? Que deviennent-ils ?

— En enfer, ricane-t-il. Tu as de drôles de questions, mon enfant. Tout ça témoigne de ton ignorance. Tu me plais bien. Peut-être te laisserai-je la vie sauve pour me divertir. Mais continue.

— Le rôle du diable est bien de mener son troupeau vers l’enfer. Ai-je raison ? »

Aucune réponse.

L’humanité dans ses yeux disparaît comme peau de chagrin faisant peu à peu place à la barbarie qu’il a faite sienne ces dernières années.

Malgré ma peur, je continue :

« Alors mon colonel, quelle est cette chose qui vous différencie du diable ? »

Le silence se fait encore plus pesant.

C’est comme si le ciel s’apprêtait à s’abattre sur nos têtes. Nous avons l’impression que le bras armé de Dieu va fondre sur nous et me faire recracher mon blasphème.

Mais le colonel lâche seulement :

« Assez discuté. Vous dépassez les bornes. Heureusement pour vous, DIEU a fait que je sois de bonne humeur. Sinon j’aurais réduit toute votre troupe en passoire... »

Et il tourne les talons.

Mais une voix fluette s’élève :

« Vous interdisez les photographies, l’art, les bonshommes de neige ou les pantalons. Noël, Halloween, tout est devenu illicite. Bon Dieu, merde enfin ! »

Ignorant les protestations qui s’élèvent, Maguy – car c’est bien elle ! – continue :

« Et si votre Dieu existe et qu’il est aussi miséricordieux que vous le prétendez, pourquoi supporte-t-il sans ciller la vue d’enfants morts de faim et de soif ? Pourquoi ne fait-il rien quand nos femmes et nos filles sont violées, humiliées, dénudées et excisées ? Si tant est que ce soit le Très Miséricordieux, pourquoi ne soigne-t-il pas nos malades d’Ebola ? Pourquoi la foudre ne s’est pas abattue sur les négriers ? Pourquoi... »

Avant qu’elle n’ait le temps de terminer sa phrase, un bruit sourd fait écho à son dernier pourquoi. Elle tombe comme un pétale de rose arraché par le vent, lentement, doucement, avec grâce.

Maguy souriait au canon qui venait de lui exploser le crâne.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

On nous pousse violemment dans un cagibi d'à peine un mètre carré. Un gardien armé jusqu'aux dents se tient devant nous afin de réprimer toute envie de mutinerie. Les plaintes sourdes d'Idy, le visage fermé d'Alain qui, pour la première fois, a arrêté d'écrire, m'alarment. Moi-même, je suis plongé dans une immense détresse.

Nous sommes sans cesse brutalisés, surtout les plus hardis. Tout mal vient avec son lot de bienfaits. Les femmes qui sont mortes au début de l'assaut n'ont au moins pas à se soumettre à la prostitution forcée et à tous les mauvais traitements que nous subissons tous.

Au milieu de toute cette souffrance, il m'arrive quand même d'arracher quelques instants rien qu'à moi. Devant le soleil couchant, je me fais toujours la promesse de décrire la vraie Afrique. D'en raconter les oubliés, leurs souffrances, leur condition.

Nous guettons un avenir doré enfermé dans ce camp reclus, comme ces vieux Marocains contemplant la Méditerranée un matin de brume pour tenter de voler un bout d'espoir aux côtes espagnoles.

Je me sens complètement perdu.

Pour la première fois, je perds espoir.

J'ai la tête en feu. Je suis de nouveau sur une benne surchauffée. Le véhicule avance et rapidement. J'émerge doucement sans rien comprendre à la situation. Ai-je fait un mauvais rêve ? Sami est-il toujours au volant ? Rien n'a donc réellement eu lieu. Je me rassure comme je peux.

Mais je sens une douleur cuisante au moment où je tourne la tête vers le reste du groupe. Je jette un regard à gauche puis à droite, et je ne vois toujours pas Maguy. J'ai le torse ensanglanté, ma tête est recouverte d'un chèche. Je ne peux pas bouger les mains. Et je ne reconnais personne. À part Alain qui me fixe en silence, les yeux hagards, les lèvres ouvertes et abîmées. Idy, un peu plus loin, garde la tête baissée, le visage plein d'ecchymoses. Derrière eux, un colosse au regard mauvais a le poing fermé sur une arme à feu, prêt à tirer.

Nous sommes enchaînés dos à dos et surveillés par un groupe d'hommes armés jusqu'aux dents qui nous surveillent. J'aimerais savoir ce qui s'est passé mais comment faire ? Il est interdit de parler. Même nos ravisseurs ne semblent pas être de grands bavards. Mes compagnons d'infortune ont le visage et le corps tuméfiés. J'entends des sanglots furtifs et vois les larmes couler sur des visages fermés. Heureusement, les mugissements du moteur couvrent les plaintes qui risqueraient de nous faire exécuter. Le moindre mot, le moindre geste, qu'ils pourraient interpréter comme une tentative de rébellion, les pousserait à ouvrir le feu.

Trois heures après mon réveil, alors que nous traversons Al Wigh dans le Fezzan, Alain m'apprend que la mort de Maguy a déclenché une insurrection.

Je ne me souviens de rien.

Il paraît que nous avons refusé de remonter dans le pick-up. Les terroristes ont alors ouvert le feu et tué au moins cinq personnes. D'après Alain, nous étions si peu nombreux que la mutinerie ne pouvait que tourner court.

Les miliciens plus costauds et mieux armés l'ont rapidement domptée. Les blessés et les valides ont été enchaînés et parqués dans la benne puis emmenés vers une direction inconnue.

Nous sommes enfin entrés en Libye, et Sami est mort. Je n'arrive toujours pas à y croire. J'espère au moins que le désert l'a enseveli comme il le fait avec ses fils les plus dignes. La légende du colosse s'est terminée comme elle a débuté – dans le sang. Qui racontera sa mort héroïque ? J'ai bien peur que personne n'en ait un jour la possibilité. Car il faudrait que nous réussissions d'abord à nous sortir en vie des mains de ces miliciens. Et Maguy, qu'est-il advenu de son cadavre ? A-t-elle eu seulement une sépulture ? Jamais plus elle n'aura l'occasion de défendre la cause des femmes, jamais elle ne défilera pour une agence de mode européenne. Combien de destins aurait-elle pu changer ?

J'ai l'impression qu'avec sa mort l'équilibre de la Terre a été rompu. Combien de Maguy ont été tuées par tous les totalitarismes sexistes, politiques, culturels et religieux ? Je l'entends encore, Maguy, me dire combien il est crucial que je survive, que je réussisse ce voyage pour réaliser son rêve. J'aimerais tant dire à tous combien les femmes dans certains pays d'Afrique souffrent du poids de la tradition, du machisme, de la religion et de la politique. Raconter comment le sexe des femmes, leur sort, leur croissance, leur fécondité est entièrement la propriété des hommes. Crier partout que la plus grande dictature est celle qui fait du corps de la femme un objet de désir, une œuvre d'art qu'on doit apprêter, préparer, enjoliver pour le seul plaisir des hommes.

Et je me souviens des vers du président poète qu'Alain m'a enseignés à l'oasis : *Pardonne-moi, Seigneur, et balaie mon blasphème, mais ce n'est pas possible. / Non ! Non ! Ceux qui sont mignotés des dieux ne meurent pas si jeunes. / Tu n'es pas, non ! Un dieu jaloux, comme Baal qui se nourrit d'éphèbes. / De notre automne déclinant il était le printemps ; son sourire était de l'aurore / Ses yeux profonds, un ciel cristallin et frangé d'humour...*

Enfin nous sommes arrivés à Marzûq, en Libye – après la mort de Maguy et trois mois d'errance. Le voyage que nous poursuivons Idy et moi depuis Forédougou a duré plus de temps que prévu et dans des conditions qui n'ont eu rien à voir avec ce que nous avions espéré. Cela fait huit mois que nous avons quitté Malaimé pour une vie meilleure et nous voici, sales et enchaînés. Il ne reste plus que neuf personnes sur les trente au départ de Dirkou. Par miracle, Alain, Idy et moi en faisons partie.

Nous survivons, malgré la peur que nous inspirent nos ravisseurs. Parqués dans des enclos à moutons. Nous avons changé de mains. Les terroristes nous ont confiés à des brutes rompues au trafic de migrants.

On nous bat plusieurs fois par jour. Nos nouveaux maîtres n'ont aucune pitié. Et il leur arrive de ne pas nous donner à manger pendant trois jours.

Un seul homme s'occupe de nous. C'est le premier qui nous a adressé la parole et qui nous a apporté à boire, puis à manger. Une sorte de purée d'igname dans une gamelle insuffisante pour nourrir trois personnes. Nous ingurgitons le peu qu'on nous donne. Nous n'avons aucune hygiène.

Il y a longtemps à Forédougou, Grand-Père disait que des gens nous détestent sans même nous avoir vus – rien qu'à cause de notre couleur de peau. J'avais du mal à y croire avant mais, depuis que je suis à Marzûq, je sais que c'est vrai. Pour eux, notre survie n'a d'importance que si nous leur rapportons assez d'argent. Et tout ce qui compte, c'est de briser l'ultime pointe d'orgueil et d'amour-propre qui demeure enfoui en nous.

Nos espoirs, nos rêves et même notre dignité sont de vieux souvenirs. Attachés, torturés, nous attendons d'être déportés et vendus. Loin de Gorée, nous avons franchi la porte du voyage sans retour.

Heureusement, nous avons un bienfaiteur. Petit, il a de longues oreilles et la tête ronde sur laquelle poussent des cheveux hirsutes. Il sent le jasmin et a les yeux noisette. À en croire le rouge de son visage à chaque fois que nous sommes roués de coups, il abhorre le traitement qui nous est infligé. C'est le seul qui nous permet de garder foi en l'homme. Quand il est là, je retrouve un peu de la paix que j'avais découverte, plus jeune, au sommet de mon fromager. Il est mon unique point d'ancrage au port de l'espérance.

Parfois, quand il se retrouve seul avec nous, il se permet même de nous sourire et tente de nous rassurer dans un français approximatif : « Tout bien se passer... », « Vous pas mourir », « Vous travailler seulement »... Il a une voix fluette, des gestes brusques, tremble et hésite à chaque pas, comme si chacun de ceux qu'il fait le menait irrémédiablement à la guillotine.

Le soleil darde ses rayons sur sa maigre silhouette basanée et drapée dans un modeste caftan tout rafistolé, qui recouvre une partie de ses mains calleuses. Il parle peu et, contrairement aux autres, c'est un solitaire.

Un jour, j'ai la chance de discuter avec lui. Il me raconte alors qu'il est originaire de la partie désertique de Syrte, le lieu d'arrivée des caravanes qui vont vers Tripoli. Il s'appelle Ahmed et a eu la malchance d'appartenir au clan de Kadhafi, quand la guerre civile a éclaté.

Né dans une famille de bergers, Ahmed vivait dans une tente au milieu d'une somptueuse oasis avec ses parents et un troupeau d'une centaine de bêtes aux alentours de la ville de Syrte. Il n'était pas riche mais parvenait à vivre décemment.

Son père lui a appris à gagner dignement sa vie dans un pays en perpétuelle évolution. Il lui a enseigné le respect des gens, la générosité, la tolérance. Il avait pour tous un regard, pour chaque situation un sourire et, pour chaque détresse, une certaine compassion.

Le climat austère du désert a appris à Ahmed l'endurance, le courage et le respect des voyageurs. Comme ils habitaient loin des autres habitations et des points d'eau, il leur arrivait souvent de recueillir pour une nuit voire plusieurs des caravaniers ou des migrants en partance pour l'Europe. Il se serait bien contenté de cette vie-là. Il se voyait bien marié à une de ses cousines et éduquer ses enfants selon les codes hérités de son père, mais il y a eu la guerre.

Il a d'abord cru, dit-il, qu'après les violentes répressions des manifestations de Benghazi, le calme reviendrait dans le pays et que, comme lui, ses compatriotes se seraient de nouveau contentés de la maigre liberté dont ils disposaient. Malheureusement, la contestation populaire avait pris de l'ampleur, d'autres villes avaient rejoint l'opposition.

Les manifestations, pacifistes au début, s'étaient durcies. La répression avait alors eu l'effet inverse de ce qui était escompté. Les envies révolutionnaires avaient grandi et, après de nombreux jours de protestation, de lutte contre les bavures policières et les exactions des miliciens loyalistes, les révolutionnaires avaient réussi, au prix de leur vie, lors de la « journée de la colère », à s'emparer de la garnison de Benghazi. Cerise sur le gâteau, ils s'étaient approprié l'arsenal des forces loyalistes en place dans la ville.

« C'est avec eux qu'est née la révolution armée le 17 février 2011 », conclut Ahmed.

Puis il enchaîne :

« L'insurrection s'est révélée de longue haleine – une lutte âpre avec des répercussions internationales. Entre-temps, l'économie du pays a vacillé, les rangs fidèles au régime de Kadhafi ont diminué. Armés par leurs alliés occidentaux, les rebelles ont maîtrisé le terrain, ouvert de nouveaux fronts. Ils ont alors subi de lourdes pertes mais n'ont pas baissé les bras. Ils ont réussi à internationaliser leur combat. Avec l'appui de la coalition internationale, ils sont parvenus à faire reculer le pouvoir en place, qui a été submergé par les frappes aériennes et les attaques au sol. La Libye est devenue un peu plus indépendante et démocratique chaque jour à partir de la fin mars 2011. »

Malheureusement, la liberté a un prix : celui du sang. Le pays est en cendres. Tous ceux qui, comme Ahmed, se croyaient à l'abri parce qu'éloignés de la capitale et des premières zones de combat ont déchanté. Lorsque le Guide suprême est venu se réfugier dans leur région, ces paysans, bergers ou citoyens ordinaires, se sont trouvés embarqués dans une guerre qui n'était pas la leur.

Au début de la crise, Ahmed était loin de s'imaginer que de simples manifestations qui avaient commencé dans une petite ville d'un pays voisin auraient autant de répercussions dans son propre pays, encore moins dans son oasis éloignée de tout.

À la fin de huit mois de guerre civile, il n'a plus eu d'autre choix que de rejoindre les miliciens avec lesquels il est aujourd'hui pour gagner sa vie. C'est son unique source de revenus, sa seule chance de pouvoir assurer à ses vieux parents un toit et du pain. Pour lui, l'Occident, les rebelles, les miliciens et les autres acteurs de la guerre civile sont responsables de la mort de milliers de personnes et de la pauvreté de dizaine de milliers d'autres qui, comme lui, sont obligés d'avoir recours à tout ce qui leur tombe entre les mains pour survivre.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

Chaque matin est devenu plus que jamais un privilège. Le futur se limite à ma prochaine respiration. Tout peut basculer d'un moment à l'autre. Et le temps s'éternise. J'ai l'impression que la nuit, les êtres, les choses et tout l'univers conspirent contre nous.

L'enclos dans lequel nous sommes retenus prisonniers, c'est le purgatoire ou plutôt le Léthé d'Alain, un lieu de passage pour les âmes qui sont réduites à disparaître. Et le hangar dans lequel nous dormons ressemble à un morceau de gruyère, dont les issues donnent, l'une, sur le terrain vague par lequel nous sommes arrivés et, l'autre, sur une immense cour clôturée de briques rouges. Les murs de la cour s'élèvent vertigineusement vers le ciel comme ceux de la tour de Babel dont m'a parlé Alain. Après notre cage, se tient un bâtiment dans lequel nos ravisseurs ont leurs quartiers. Cinq énormes bergers allemands assurent la garde.

La vie dans cet enfer se passe toujours de la même façon. De temps en temps, les hommes qui nous surveillent se relaient pour se reposer. Nous mangeons et buvons à trente autour d'une bassine. Les journées se succèdent comme des nuits de cauchemars. De temps à autre, de nouveaux Subsahariens arrivent enchaînés. Ils subissent eux aussi les sévices des premiers jours.

J'ai mal. Je lutte de toutes mes forces pour conserver la dernière once de dignité qu'il me reste. Je suis d'abord resté longtemps dans un monde parallèle, absent au monde et à moi-même. J'ai envie de hurler – en vain. Je me recroqueville sur moi-même, les épaules basses. J'essaie de faire le vide dans ma tête sans y parvenir.

Prostré, vaincu, je suis devenu le vide. Mon corps tout entier n'aspire qu'à se dissoudre, à devenir grain de sable pour se mêler à l'immense Sahara et, de temps en temps, ballotté par les vents, se répandre à travers l'univers.

Les hommes et les femmes sont séparés par une sorte de feuille d'aluminium qui craque au vent et sert d'avertisseur au cas où l'une des parties essaierait de se retrouver de l'autre côté. Il nous est formellement interdit d'approcher les femmes. Elles sont devenues propriété de ceux qui nous ont achetés auprès des terroristes du colonel Moëz et, chaque jour, certaines d'entre elles sont choisies pour les amuser. Elles sont les seules alors à bénéficier d'eau et de linge propre. Comme les enfants, elles servent d'esclaves sexuels et étanchent le désir des esclavagistes du XXI^e siècle.

Après de longues semaines, on nous a tous fait sortir puis on nous a aspergés d'eau. Le jet est puissant et lacère la peau. C'est une brûlure intense mais c'est aussi une bénédiction.

Nous sommes nus, et notre maigreur apparaît au grand jour.

Qu'allons-nous devenir ?

On nous donne de nouveaux vêtements, usagés mais propres. Ils sont trop grands. Sans doute ont-ils appartenu à d'anciens esclaves.

Et, à partir de là, ils commencent à mieux s'occuper de nous. Pendant trois jours, nous avons droit au triple de la ration habituelle. On nous gave. Quatre fois par jour, ils reviennent avec à boire et à manger.

Et, quand nous refusons de manger suffisamment, ils recommencent à nous battre comme au premier jour.

Ce changement de traitement surprenant nous inquiète. Nous ne dormons plus rien que d'y penser.

C'était une nuit sans lune. Au bout de trois jours de gavage, nos geôliers sont venus nous chercher. Ils nous ont tenus en joue, nous ont fait marcher en file indienne jusqu'à la cour où se tenaient quelques Arabes, tous vêtus de gandoura. Puis ils nous ont fait défiler un par un devant eux. Nous n'osions rien faire de peur que leurs énormes chiens fondent sur nous et resserrent leur terrible mâchoire autour de notre gorge. Impossible de fuir.

Les Arabes se sont mis à nous inspecter les uns après les autres : ils nous palpaient, évaluaient notre musculature ou notre embonpoint par de petits coups ou des pincements. Pour chacun d'entre nous, ils criaient un prix de base. Les autres surenchérisaient et nous raillaient en poussant des cris abominables. Nous nous tenions, mes amis et moi, le visage baissé, les yeux rivés au sol – sauf Idy.

Poussé dans ses retranchements depuis notre rapt, Idy a changé. Il révèle désormais des ressources que personne ne lui connaissait auparavant – pas même moi. Il semble s'être construit une armure qui le rend invulnérable. Fier, Idy garde la tête haute. Il a le regard méchant et murmure des injures.

Dans ce marché aux esclaves improvisé en plein désert, il toise commerçants et acquéreurs. J'admire sa noblesse, qui est celle de mon peuple : il n'a rien perdu de sa superbe. Seule sa peau lacérée par les coups de fouet témoigne des dures conditions dans lesquelles il a vécu ces derniers mois. Ses mâchoires sont si solidement fermées que ses tempes en sont contractées, et il me fixe droit dans les yeux comme pour me donner du courage, comme s'il voulait me dire de ne pas leur offrir le luxe de discerner en nous de la détresse.

Alain, lui, a perdu beaucoup de poids. Ses rides se sont creusées. Son dos s'est voûté. Debout près de moi, il me prend la main de temps en temps, et je pense à nos discussions dans l'oasis ou dans le désert. Sa voix résonne en moi : *Ils peuvent tout nous prendre mais ils n'auront jamais notre dignité.*

Tenant un bout de métal brillant, un homme rustre au torse large et recouvert d'une gandoura multicolore s'approche de chacun d'entre nous puis remonte lentement le long de nos cuisses jusqu'à notre sexe, le triture et le pique avant d'éclater d'un rire gras. C'est insupportable.

L'un de nos compagnons, grand et baraqué – un ancien soldat, déserteur de l'armée après que les terroristes ont pris le Nord-Mali –, ne peut s'empêcher de réagir. Il a toujours été impulsif et, depuis son arrivée dans ce campement de prisonniers, il n'arrête pas de ruminer :

« Je vais leur faire la peau, je vais leur faire la peau... »

Il se redresse brusquement, pousse un cri qui transperce l'air. On dirait une sagaie zoulou. Il assène un grand coup sur le crâne d'un de nos ravisseurs, puis frappe violemment l'Arabe le plus proche, le fait reculer. L'autre se met à hurler – en arabe. Le visage de notre compagnon d'infortune apparaît alors dans la lumière des torches. Tous les sévices qu'il a subis ont transformé son visage.

Dans un crissement de cuir et de métal, les autres se rapprochent aussitôt. À la lueur de la lune, je peux voir leur visage fermé, leurs jambes puissantes, leurs fouets. Et ils abattent leurs grandes lanières de cuir sur le corps de l'insoumis, qui riposte violemment, tout en criant de plus en plus fort. Il reçoit un coup de crosse dans le ventre, ce qui l'affaiblit un instant mais il se relève, toujours aussi décidé. Dans ses yeux brille déjà la faux de l'ange à la sinistre robe. Chancelant, profitant des quelques secondes de répit que lui laissent ses tortionnaires, il s'empare avec une célérité surprenante de l'arme de l'un d'eux, créant la panique générale. Les vieux acquéreurs bedonnants, qui sont restés calmes jusque-là, se mettent à crier et se dispersent dans la cour.

C'est l'ultime sursaut épris d'égalité et de justice qui a, il y a longtemps, rempli d'étoiles les yeux d'un tout petit garçon du Nord-Mali devant les exactions d'une bande d'agresseurs violents qui pillaient son village.

La riposte aveugle des marchands d'esclaves ne se fait pas attendre. Terrible. Ils tirent à l'aveugle. Et le grand Malien s'écroule.

Un silence de mort tombe sur la cour. La sueur baigne mon corps tout entier.

Idy, Alain et moi, qui nous sommes jetés à terre pendant la fusillade, en sortons sains et saufs. Et mon ami d'enfance court sans réfléchir au chevet du mourant. Il prend sa tête dans ses mains, le fixe longuement comme pour dire une prière. Mais des coups l'obligent bientôt à rentrer dans le rang qui s'est formé devant la dépouille.

Je ne sais pas pourquoi personne d'autre n'a bougé. Peut-être parce que les sévices des derniers jours ont fait leur effet. Peut-être aussi parce que tout ce qui compte pour nous maintenant, c'est de sortir de ce cauchemar au plus vite et de rejoindre l'Europe. J'ignore ce qui nous a retenus – peut-être simplement la peur.

Le rang s'est reformé devant les vieux Arabes en gandoura, l'inspection a repris, et le marchandage a commencé. En moins d'une demi-heure, nous serons bientôt tous vendus.

Mes larmes coulent en silence. Alain a pris des années en une soirée. Idy, lui, reste bizarrement stoïque. Il est seulement un peu plus courbé par les coups qu'il a reçus tout à l'heure au chevet du Malien.

Près de moi, une voix crie :

« Jeune Somalien, endurant, un peu maigre mais solide et travailleur, 800 € !

— Tu es malade, rétorque un vieux à lunettes. Ce petit maigrichon-là ? Sale voleur, plutôt 200 € !

— 305 € et pas un de plus, renchérit un autre.

— Vendu, allez va », dit le trafiquant d'êtres humains, qui semble être l'organisateur de la vente.

Puis il donne un coup de pieds au jeune homme frêle qui fait partie de notre premier convoi. Le malheureux ose alors l'interroger d'une voix pleine d'hésitation :

« Nous sommes musulmans. Pourquoi nous faites-vous ça ? »

Son vendeur le gifle et lui crache dessus. Puis, hautain, il lui répond :

« Tu crois que Dieu est noir ? Sale nègre ! Suis vite ton nouveau maître avant que je ne te crible de balles. Tu obéiras à tout ce qu'il te dira. Maintenant, tu lui appartiens. »

Je suis tétanisé. Terrifié à l'idée d'appartenir à un autre individu. Dans ma tête, une voix familière me réconforte. Je l'écoute et m'accroche à elle. *Bientôt ce sera fini. Courage, mon petit. C'est la voix de Grand-Père.*

Il ne reste plus qu'Idy, Alain et moi. Personne ne veut de nous. Le vendeur nous a proposé tous les trois à un vieil homme au prix forfaitaire de 350 €.

Bienheureux tous ceux qui sont morts dans le désert ou même à Forédougou. Eux au moins ont trouvé le salut et n'ont pas connu ces jours d'humiliation, de privation et de détention. Je pense à eux, à Karim que je ne reverrai sans doute plus jamais, à son amour pour ses parents qui l'a sauvé, à Maguy que son honneur et sa bravoure ont assassinée.

Ô Monde en perdition, viendra-t-il qui comme Zeus se rappellera et sauvera les oubliés, existe-t-il seulement ?

Pour rejoindre Tanger où réside Salim, notre nouveau maître, nous prenons la route. Encore un voyage qui s'annonce pénible. Difficile de trouver le repos dans ce véhicule sans vitres, aux sièges grinçants et infestés de punaises. De grosses mouches vertes et une horde de moustiques se chargent de nous maintenir éveillés. Le bourdonnement ignoble de leurs ailes, leurs piqûres, le bruit des tapes que nous leur adressons en tentant de les tuer, résonnent comme des acouphènes dans ma tête. La nuit, il fait froid. Un vent d'Est nous enferme les membres jusqu'aux os. Le chauffeur, un rustre dont je ne vois que la nuque large et couverte de cicatrices, rythme les kilomètres en insultant vertement les bestioles. Dans ce véhicule, la complainte du désert est une mâchoire qui se referme violemment sur nous. Dans l'obscurité, l'embarcation tangue comme une bouée au milieu de la mer, il cahote, bringuebale, et je me hasarde à jeter des regards autour de moi. Partout, des fronts serrés, des visages fermés, épaules voûtées, tous arborent le masque de l'épouvante.

Au bout de vingt-sept heures de voyage, alors que le soleil rase timidement les montagnes du Rif, nous arrivons enfin. Au petit matin, nous découvrons Tanger et ses couleurs sous le soleil méditerranéen. Du haut de la médina, la mer ressemble à un chat indolent, projetant paresseusement ses pattes sur la plage. Des femmes âgées, au teint chaud, marchent, un chapelet à la main, dans les ruelles qu'elles emplissent du chuchotement de leurs prières. Le doux murmure du vent effleure les êtres et les toits fissurés de leurs demeures. L'appel du muezzin caresse la voûte céleste en écho aux tintements des cloches de la seule cathédrale de la ville. Les rues sinueuses et étroites de la médina sont à peine éclairées. Ornées d'arabesques, elles témoignent de l'histoire de Tanger, carrefour des civilisations.

À cette heure, seuls quelques hommes se hâtent pour atteindre la terrasse surplombant le détroit. De là-haut, ils peuvent observer l'Espagne et deviner les grottes d'Hercule du détroit de Gibraltar. Puis ils s'engouffrent dans la Kasbah, flânent jusqu'aux abords du palais du Sultan tout en devisant avec nostalgie sur l'Âge d'or du royaume chérifien et de l'époque précoloniale du Maroc.

Sous les yeux des chats de gouttière, épuisés par le long voyage depuis la Libye, nous nous enfonçons dans les ruelles, slalomant entre les remparts.

Impossible de nous laisser porter par la beauté de cette ville. Nous sommes conduits à marche forcée jusqu'à notre nouveau lieu de travail.

Le vieux Salim est gentil avec nous et, avec lui, nous avons à manger et à boire. Il ne nous demande en retour qu'une seule chose : nous sommes serveurs chez lui, au café Dar es-Salam, qui se trouve dans la médina, et le travail doit être bien fait dans le respect des clients et des règles d'hygiène.

Parfois, la chance revêt le manteau de l'ignominie en croisant nos routes de telle sorte que ce que l'on pense une abomination se révèle être ce qu'il y a de mieux pour nous. Notre captivité et notre vente sont le manteau qu'a revêtu la fortune. Car Salim est de ces personnes qui, toute sa vie, ont œuvré pour le bien des plus démunis.

Il est connu de tous les réseaux clandestins qui font du trafic d'êtres humains. C'est l'un de leurs clients les plus fidèles. Ceux-ci ignorent totalement qu'il offre aux prisonniers qu'il leur achète un traitement de faveur. De toute façon, ils s'en foutent complètement.

Depuis une trentaine d'années, des centaines de migrants ont trouvé un gîte et un travail au café Dar es-Salam et ont été ainsi libérés du joug des esclavagistes du Maghreb. Salim est un honnête homme. Il fait la charité aux pauvres, nourrit les orphelins et finance les activités des mosquées. Il lutte contre l'ennemi le plus pernicieux de l'homme et le plus détestable : le racisme. On l'appelle le « protecteur des *kahlouch* » – des nègres.

Son café est le plus couru de Tanger. Marchands, touristes, soldats étrangers ou habitants de Tanger, jeunes ou vieux, viennent s'attabler pour siroter un thé ou un café au miel comme on n'en sert qu'à Dar es-Salam. C'est pourquoi il a rapidement fait fortune mais c'est à la mort de sa femme et de son unique enfant, dans un accident de la route, qu'il a choisi de consacrer ses biens aux indigents. Et, quand il a appris le sort qui était réservé aux Subsahariens sur la route de l'exil, il a décidé d'améliorer leurs conditions de vie, au moins pour quelques-uns d'entre eux. S'il s'est intéressé davantage aux Noirs, c'est parce que sa grand-mère maternelle était originaire du Sénégal et que, bien que mariée à un riche commerçant marocain, elle avait beaucoup souffert du racisme.

Grâce à Salim, la vie nous est douce à Tanger. Ici tout va bien mieux que ce que nous avions espéré. Idy, Alain et moi parlons rarement du passé, de Malaimé, de la guerre civile au Cameroun, du désert et de tous nos déboires. La nostalgie ne me berce qu'au bord de la mer, et je m'enferme alors dans une solitude que seul Alain parvient à troubler.

Les journées se déroulent toujours de la même manière. Elles commencent au Dar es-Salam dès l'aurore. Nous servons ceux

qui cherchent à échapper au train-train quotidien.

Les vieillards édentés sirotent du thé, les jeunes adultes fument le narguilé, les adolescents se disputent une tasse de café. Tous rêvent de Tarifa et de l'Europe, des usines du nord de la France, des champs gorgés de soleil de l'Espagne, des marchés d'Italie et de tous les endroits où ils pourront monnayer leurs services, faire valoir la force de leurs muscles, leur intelligence et leur savoir-faire en contrepartie de ce qui manque le plus chez eux, le travail.

Dar es-Salam, « La maison de la paix », est un vrai château. Olympe des dieux déchus, il abrite les âmes brisées des ruelles alentour – détruites par l'envie jamais assouvie du départ. C'est une grande salle rectangulaire, éclairée par la lumière du soleil que viennent soutenir trois ou quatre néons offrant un éclairage dont la force varie selon l'intensité du courant électrique. Le carrelage neuf est brillant. Le vieux y tient. S'il est négligé, il y va de l'image même du maître des lieux. Pointilleux sur la propreté, il le change tous les deux ans. Les tables sculptées de façon grossière par l'unique ébéniste de la médina sont réparties de part et d'autre du bar, situé au centre du café. Les clients se déplacent et créent un jeu de chaises musicales qui donne l'impression d'un soleil autour duquel tourneraient les planètes. C'est aussi le repère des téméraires, des hommes à l'humeur sombre et au casier judiciaire saturé de crimes de toutes sortes, car la police ne vient jamais se mêler des affaires du vieux.

Le bar, dont les sillons creusés par le temps témoignent d'une longue histoire, mérite toute l'attention. Supporté par deux piliers d'ébène vieillissants, il se dresse en plein milieu de la salle principale. Grand et circulaire, sa teinte rouge décolorée par le temps n'ôte rien à son luxe et à sa beauté. « C'est l'âme du café », dit le vieux. Quelques tabourets peints en vert complètent le tableau. L'ensemble fait penser au drapeau du Maroc.

Enfin, au fond de la salle se tient un escalier que personne ne remarque jamais, celui qui mène à l'étage, où une pièce de deux mètres carrés dotée d'un matelas en éponge et de toilettes séparées, constitue nos appartements.

Comble du luxe : une lampe-tempête marchant au pétrole nous rend la vie plus facile. Souvent, le soir, après le service, Alain nous invite à nous asseoir dans sa lumière pour nous remettre de la fatigue de la journée.

Un soir, de sa voix de sage, il commence par nous citer les mots de Birago Diop : *Qui veut s'attirer ennuis et problèmes épouse deux ou plusieurs femmes.*

Puis, il enchaîne en nous racontant l'histoire des collines qu'on appelle « les mamelles de Dakar », tirée des contes d'Amadou Koumba.

« Il était une fois un homme qui avait une épouse bossue nommée Khary. Elle était aigrie à cause des moqueries qu'elle avait subies dès son enfance. Gênée par sa bosse, elle ne sortait plus de sa case, et son mari Momar, qui ne supportait plus son caractère, décida de prendre une nouvelle épouse.

« Elle s'appelait Koumba et était bossue elle aussi. Sa bosse à elle était démesurée. On eût dit qu'elle portait sur le dos une grande jarre. Contrairement à sa coépouse, Koumba était drôle et faisait preuve de résilience. Elle essaya de plaire à sa première épouse en effectuant les tâches ménagères les plus dures et en aidant son mari aux champs. Elle souhaitait venir en aide à tout le monde et ne voulait pour elle qu'un corps sans défauts.

« Un jour, lorsque le soleil était à son zénith, alors que son mari dormait, épuisé par le labeur, un génie lui apparut sous la forme d'une vieille dame debout sur une branche du tamarinier sous lequel elle était assise.

« La vieille femme lui dit : “Koumba, je connais ton bon cœur, je veux te rendre service. Vendredi, à la pleine lune, sur la colline, les filles génies danseront. Tu iras là-bas lorsque la terre sera froide et, vers la fin de la soirée, tu diras à l'une d'elles : *Prends-moi l'enfant, c'est à mon tour.*”

« Koumba, le vendredi venu se dirigea vers la dite colline et confia sa bosse comme l'y avait invité la vieille.

« Le lendemain, elle avait un corps parfait. Son mari n'en revenait pas et Khary, sa coépouse, mourrait de jalousie. Celle-ci tira les vers du nez à Koumba et attendit avec impatience le vendredi suivant.

« Arrivée sur la colline, Khary demanda à une fille génie de lui prendre l'enfant qu'elle avait sur le dos. Cette dernière refusa, prétextant qu'elle gardait déjà depuis longtemps un enfant que personne n'était venu lui réclamer. Puis, elle lui plaqua la bosse de Koumba sur le dos.

« Koumba, morte de honte, se mit à courir et plongea dans l'océan. Ses bosses étaient si grandes que la mer refusa de les engloutir et les transforma en collines, celles qu'on appelle *Les mamelles de Dakar.* »

Depuis, Alain a pris l'habitude de nous raconter des histoires chaque soir. Et, grâce à lui, nous nous rappelons l'Afrique de notre enfance, en oubliant nos malheurs.

Neuf mois que nous sommes arrivés au café. Alain compte les jours pour nous. Cela fait donc presque deux ans qu'Idy et moi avons quitté Forédougou après le massacre de Malaimé.

Les jours où rien ne va plus, je m'accroche aux reliques sacrées d'un passé heureux, et je fais renaître le paradis de l'enfance. La douleur est ma madeleine de Malaimé. Je revois les après-midis sans fin au faite du fromager, scrutant les femmes le dos courbé dans les rizières, pendant que les hommes s'adonnaient bruyamment à l'adoration de Bacchus et que les enfants couraient après les porcs-épics. Ces images me reviennent, et je les protège comme ma dernière ration d'eau dans le désert.

Ma nostalgie a quelque chose de factice, car je sais combien le passé n'était pas si rose, mais les épreuves que j'ai traversées le rendent plus beau. Et je me rends compte aujourd'hui que, si j'ai aimé tous ceux avec qui j'ai partagé mon odyssee, c'est qu'ils sont des marginaux comme moi. Aucun de nous n'a de place au sein de la société. Le voyage est notre seule voie pour nous en sortir.

Après mes heures de service, je vais souvent me promener au-dessus de la Méditerranée. J'écoute le dialogue des esprits. Le bruit des vagues qui déferlent sur le rivage me fait peur. Idy et Alain m'y retrouvent le plus souvent, ils s'assoient tous deux à côté de moi, en silence. Je me laisse bercer par les vagues et le souffle des alizés. Plus le temps file, plus je rapetisse et plus mes rêves d'Occident s'éloignent.

Pourtant, la nuit me redonne espoir. Ma vie m'apparaît comme un quatrain de Khayyâm. Mon paradis est terrestre, il est de vin et de khat, de plaisir et de femmes. Mes houris sont légères, impudiques et mortelles. Qui sait si j'accéderai au paradis éternel ? L'éternité est une plaie, un vertige de puissance. Et, moi, je suis un galet à qui le courant du fleuve donne l'impression de voyager. Un oiseau migrateur qui n'a jamais quitté le nid et qui ignore tout de l'univers.

« À quoi penses-tu, mon cher Sembou ? »

La voix toujours calme d'Alain me ramène à la réalité. Il se tient à côté de moi. Perdu dans mes pensées, je l'avais complètement oublié. Pourtant sa présence m'est indispensable. Il est toujours là, à m'observer, à me guider. Il m'apprend comment rythmer l'écriture, raconter notre histoire, il relit ce que j'ai déjà écrit et m'aide à retravailler. Alain est devenu un grand-frère pour moi.

Je fais mine de n'avoir pas bien entendu, alors il répète :

« À quoi penses-tu, mon cher Sembou ?

— À notre voyage, à Grand-Père et à tout ce qui est à venir.

— Que vois-tu ? Qu'espères-tu ? »

Tout en me posant ces questions, il m'observe sans cligner des yeux.

« Ce que je veux, Alain, c'est arriver à Paris, être libre et vivre en paix. Tout oublier et écrire. C'est penser à Grand-Père et lui apprendre que j'ai réussi. C'est voir de mes propres yeux tout ce qu'il me racontait.

— Pourquoi écris-tu ? Quelles sont tes motivations ?

— Ce que je veux, c'est simple : le bonheur des premiers jours avec Grand-Père, me souvenir des premières leçons que tu m'as données dans le désert. Écrire notre histoire pour faire revivre tous ceux que j'ai aimés. Raconter notre odyssee. Car, tu le sais, personne ne veut de nous, même si nous bravons le Sahel, le désert, la faim ou la soif, les terroristes, la mer et ses monstres, pour arriver en Europe.

— Je suis fier de toi, Sembouyane. »

Le temps a passé à Dar es-Salam. Plus de trois ans se sont écoulés depuis le départ de Forédougou. Et, aujourd'hui, Salim nous a remis à chacun 2 000 € en guise de salaire pour les deux années passées à son service. Puis il nous a conseillé de nous en aller très vite car, depuis quelques jours, des jeunes du quartier en ont après tous les Noirs de Tanger. On raconte que l'un d'entre nous aurait été surpris, pendant le Ramadan, dans une voiture en compagnie d'une Marocaine dont il était amoureux. Ils ont tous les deux été battus et promis à l'exécution.

Nous partons au coucher du soleil. Un passeur, le plus cher de Tanger, nous emmènera en Espagne à bord d'un cargo. Après, nous espérons trouver un moyen de rejoindre Paris. « Un pas après l'autre », aime dire Alain. Nous voici encore, tous les trois, seuls face au destin.

Je jette un dernier regard sur la médina. Le voyage de tous les possibles arrive à son terme. Une nuit singulière se lève sur la mer et berce les hommes. Ce soir, je suis heureux. La nature m'honore en douceur et nous célèbre tous, nous qui étions réduits au silence, condamnés à ne pas exister, dénués de toute identité.

Demain porte l'espoir.

Je ne sais plus quelle heure il était ni combien nous étions.

Je me rappelle juste qu'il faisait nuit noire et qu'il était tard. C'était une petite forêt bordant la mer, d'où s'élevaient des clameurs. On se serait cru après l'effondrement de la Tour de Babel. Toutes les langues, haoussa, arabe, wolof, soninké, lingala, pulaar, pidgin, bambara, swahili, mandingue, diola, français, créole ou anglais, formaient une clameur qui démontrait combien l'attente était insupportable et mêlée à une profonde angoisse.

Il faisait froid. Dans ces ténèbres, nous espérions un avenir doré. Comme pour exorciser le mal, nous parlions sans nous écouter, nous refusions simplement de nous taire. Nous contestions la tyrannie de la nuit avec des répliques hachées, des cantiques inachevés, des soliloques sans fin, entrecoupés de temps à autre par un madrigal obscène auquel succédait un amas diffus de prières.

Ce que nous avons tous attendu pendant des mois, voire des années pour certains comme Sembouyane, Idy et moi, était tout proche : l'ultime frontière, la dernière étape, la plus courte car sans escale – la traversée vers l'Europe.

C'était dans ce bois, à l'abri des regards, loin des grandes arènes, des célèbres champs de bataille, dans le noir et l'anonymat le plus complet, que se jouaient les destins de milliers d'indigents, de la jeunesse d'un continent et de sa diaspora.

La scolarisation des enfants pauvres du sud du Sahara, les transferts d'argent permettant d'assurer la survie des familles africaines, la lutte contre la famine, la construction d'écoles dans des villages reculés, sans électricité ni eau courante, avaient tous pour point de départ ce bois dans lequel frémissaient tant d'individus se révoltant contre le destin.

La rumeur enfla. Trépignement, excitation, angoisse, solidarité... L'ambiance était électrique. On entendit un moteur rugir. Pour la deuxième fois, nous allions confier notre vie à un passeur. Or, nous savions tous que chaque embarcation en partance pour l'Europe depuis le Maghreb est un nouveau Titanic. Mais peu importait du moment que nous allions de l'avant.

Dès que le passeur se présenta devant nous, accompagné de quatre brutes armées, nous avançâmes en rangs compacts. Serrés, unis, nous ne faisons qu'un.

Le vent cessa de fouetter les corps. Les vagues retournèrent au large.

Partout, le silence.

Les candidats à l'exil frémissaient. Le passeur, lui, observait, inquiet.

La tension était à son comble, rendant l'atmosphère plus pesante. Il était hors de question d'échouer, nous désirions la mer.

Le silence recouvrit la terre, embrassa l'horizon.

La foule des migrants avait revêtu le visage des grandes épopées. Elle ressemblait aux armées grecques prenant Troie. Aux trois cents hommes de Léonidas. Aux héros des grandes tragédies antiques. L'heure était grave.

Au début, j'hésitai à me fondre dans cette foule. La peur me nouait les entrailles. Je tremblais.

Je vérifiai que Sembouyane et Idy se tenaient toujours à côté de moi. Et je me mêlai peu à peu à la foule de mes compagnons d'infortune.

Le monde semblait tout entier tourné vers un seul individu : le passeur. Il restait stoïque. Malgré les vociférations, les menaces et les injures, il se tenait, impassible, face à la colère qui montait.

« Écoutez ! » lança-t-il d'un ton emprunté aux grandes épopées.

Je savais déjà ce qu'il s'apprêtait à dire. Nous le savions tous. Comme pour tous les autres passeurs, la misère du monde était son fonds de commerce. Il savait que nous avions attendu trop longtemps. Cette soirée, dit-il, était celle de la dernière attente et marquait le début d'un rêve. Ses mots avaient la force des caresses, la puissance de l'opium et la beauté des songes.

Puis il nous donna les dernières consignes. Il était interdit de parler sauf si on nous en donnait l'ordre. Une fois devant l'embarcation, impossible de faire demi-tour. Nul ne pouvait aspirer à un remboursement quelconque des sommes versées. Il nous faudrait suivre à la lettre les instructions. Il nous assura que tout se passerait bien. Il mentait. Il nous dit qu'en trente minutes nous atteindrions les côtes espagnoles. Il mentait. Aucune de ses embarcations n'avait fait de victimes sur la Méditerranée, s'enorgueillit-il. Il prétendit même disposer de la flotte la plus sûre du Maghreb. Enfin, il nous somma de le suivre.

Nous commençâmes à marcher en une longue et lente procession. Nos pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville sur la grève, où venaient s'échouer les vagues. Nous perdions courage à mesure que nous avançons. Seuls quelques enfants en bas âge brisaient le silence. Le fracas de la mer s'intensifia.

Quand l'eau arriva à hauteur des genoux, l'embarcation fit son apparition. Elle n'en était une que de nom. Nous étions loin du cargo promis : ce qui devait nous mener sur les côtes de Tarifa n'était même pas un frêle esquif, c'était un radeau recouvert d'un morceau de bâche et maintenu par deux flotteurs. Nos 2 000 € ne valaient rien de plus que ce triste bout de plastique dans lequel nous allions nous entasser à dix au mètre carré.

Les quatre brutes encagoulées et armées jusqu'aux dents veillaient au grain. Ils ne laisseraient personne faire demi-tour.

Nous avons tous entendu parler des passeurs qui balançaient des migrants par-dessus bord et des bandits sans foi ni loi qui n'hésitaient pas à tuer froidement. Aucun de nous ne tenterait le moindre geste héroïque.

C'est ce que j'avais cru.

De cette foule terrorisée jaillit soudain un cri de révolte. J'entendis distinctement :

« Non... Non... Hors de question... Jamais... Plutôt mourir... »

Je reconnus aussitôt cette voix, je l'aurais reconnue entre mille malgré le son étouffé et rauque. C'était celle d'Idy !

Depuis la Libye, il avait beaucoup changé. J'avais bien du mal à reconnaître le garçon que j'avais rencontré en même temps que Sembouyane dans la voiture en partance pour Sébékoro. Ce n'était plus le petit bavard qu'il fallait sans cesse encourager et guider. Il avait gagné en assurance et en courage.

Son cri galvanisa tous ceux qui, comme nous, avaient payé pour embarquer sur le misérable radeau qu'on nous avait vendu comme un cargo. La colère montait, elle fut bientôt si grande qu'elle irradiait l'ensemble de notre groupe. Et ce fut l'insurrection.

Le monstre était de nouveau sur pied. Le passeur blêmit.

L'ivresse nous gagna. Autour de moi, le désespoir avait pris le dessus.

Inéluctables, nous marchâmes sur les quatre brutes qui nous menaçaient, et le passeur recula. Son expression souveraine de tout à l'heure se dissipa, et son visage trahissait l'inquiétude.

La bête grondait. Elle avançait, et son corps était fiévreux. Le pouls rapide, elle haletait. Les gardes rugirent. Ils se tenaient prêts à l'assaut. Mais, bientôt, ils n'eurent plus le choix : ils devaient faire face, se surprenant à dire « Faites-nous confiance », « Nous ne vous voulons aucun mal » ou « Ne nous forcez pas à utiliser la violence ».

Mais la colère avait atteint son paroxysme. Même à Sembouyane, à Idy et à moi, il fallait du sang. La haine dans les yeux, nous avançons en silence, déterminés. L'atmosphère était insoutenable.

Le cri de guerre d'Idy sonna la charge. Nous nous ruâmes sur nos adversaires. L'une des quatre brutes armées tomba sous les coups dès la première charge. Ce fut un véritable lynchage.

« Tirez, bon Dieu ! Tirez ! » vociféra le passeur, fou de terreur. Ses gardes du corps n'en menaient pas large. Mais, la surprise passée, ils ouvrirent le feu.

Une dizaine de migrants s'écroula. Les cris redoublèrent, la bataille se fit plus enragée. Personne ne fuyait. Tous, nous nous battions et mordions la poussière. Une femme enceinte et un enfant qui aurait pu être mon neveu et un jeune adolescent furent abattus froidement d'une balle dans la tête.

Puis un des gardes, désarmé, se jeta sur Sembouyane. Les coups volèrent. L'assaillant essaya d'étrangler mon jeune ami, qui suffoquait. Mais ce dernier puisa en lui ses dernières ressources, attrapa une pierre et frappa de toutes ses forces la tête de son adversaire, qui tomba raide.

Sembouyane se releva et frappa, frappa, frappa encore. Chaque coup semblait une délivrance, une vengeance, un peu de justice arrachée à son voyage et à sa vie passée jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à cogner qu'un crâne défoncé baignant dans son sang.

Je ramassai l'arme du milicien que Sembouyane avait tué. Puis je me mis à courir.

Plus loin, je reconnus Idy, qui venait d'arracher un couteau à l'un des derniers gardes encore en vie avant de lui transpercer le ventre. Je m'approchai quand une détonation me fit sursauter.

Les yeux d'Idy se voilèrent, son corps s'écroula d'un coup.

Idy ne parlerait plus.

Sembouyane, qui avait tout vu, se mit à hurler. Mû par la vengeance, il se rua sur l'assassin de son ami. Son corps bascula aussitôt, abattu d'un coup de feu.

Pour eux, le voyage avait pris fin.

Ils ne verraient jamais les côtes de Tarifa et de l'Europe.

Sembouyane se dirigea vers son Grand-Père, le fromager dont il m'avait tant parlé. Ses ancêtres l'attendaient, lui réservant la place qu'il ne prendrait que le jour où serait contée son histoire – et la nôtre.

C'est pourquoi, en souvenir de Sembouyane et d'Idy, moi, Alain, qui ai survécu à cette terrible odyssee, j'écris ces lignes. Que ce récit soit leur linceul, son titre, une épitaphe, et que jamais personne ne les oublie. *In memoriam*.

Karim BIAYE
Marché Sandaga
cantine 178
Dakar

Paris, le 8 décembre 2019

Cher Karim,

Que puis-je ajouter à ce que tu viens de lire, sinon rien. Maintenant, tu sais ce qui est arrivé à nos amis. Sembou tenait à ce que tu connaisses son histoire, que tu saches ce qu'il n'a pas su te dire. Ce récit, c'est avec lui que je l'ai écrit – sauf la fin que j'ai dû achever seul pour les tristes raisons que tu connais désormais.

Mon cher Karim, aussi longue qu'est la nuit, le jour viendra. C'est pour cela que je t'écris.

Après le combat, marchant, boitillant, rampant, le sang coagulé maculant nos vêtements, titubant, soupirant, morts de fatigue, de faim et de soif, nous avons enfin réussi à quitter la plage et à rejoindre le camp de réfugiés que la majorité d'entre nous avions quitté pleins d'espoirs quelques heures auparavant.

Je n'ai dû mon salut qu'à ce qui nous était arrivé, cette ultime révolte qui avait fait de nous des héros. Personne n'osait s'approcher de nous. Une fois remis sur pied, nous étions quelques-uns à vouloir reprendre la route. Cependant, hors du camp de réfugiés, nous n'étions plus en sécurité. Alors nous avons attendu, longtemps, jusqu'à ce qu'un nouveau passeur se présente.

Il est venu, nous a parlé de l'Europe, du prix de la traversée et de tout le reste comme les autres. Malgré mon ressentiment, je me suis tu. Nous avons fini par trouver l'argent en mendiant et avons repris le chemin de la plage, là où j'avais vu mourir Idy et Sembou.

Je ne te raconterai pas toute la traversée. Dans une petite barque, nous avons erré au large, pendant une journée et une nuit entières, sans aucun repère. La terre que nous cherchions désespérément ne quittait pas nos rêves. Nos yeux clignaient, nos têtes étaient lourdes et nos cœurs tristes.

Sur l'océan, avant qu'on n'y ait prêté attention, de gros nuages se levèrent, et la tempête menaçait déjà.

Deux membres de l'équipage priaient avec ardeur, l'un en arabe, l'autre en latin. Ont-ils dit à leur Dieu que nous allions mourir ? Je ne sais pas. Était-il écrit que nous étions tous voués à une mort certaine, à la misère, à la souffrance, à la mort comme nos amis Idy et Sembou ? Je l'ignore, mais eux priaient.

Ciel et terre étaient enveloppés de ténèbres. Les lames noires avaient reçu ordre de nous décimer. La mer nous voulait au sein de la fosse commune parmi les os blanchis par la houle.

Notre embarcation était un mouvoir à la merci de l'orage. À bord, des cris, des pleurs, des lamentations, mais plus de prières. Dieu avait quitté le cœur des hommes. Et ils L'avaient oublié tout comme IL les avait délaissés.

Des femmes se mirent à chanter une comptine. Celle d'un pêcheur perdu en mer que les migrants avaient reprise sur le chemin de l'exil. Tout le monde la connaissait en Afrique de l'Ouest. C'était le chant du dernier espoir.

Mère, mon bonheur est tout près
Barça est juste derrière cette vague
La richesse ou l'enfer
Ton fils sera un héros
Si l'océan prend en otage ma carcasse,
Souffle ces mots pour apprivoiser ta haine,
Soupire ces mots pour dompter ta révolte
Peut-être trouveras-tu la force de pardonner
Un jour peut-être le bonheur d'oublier.

Le chant résonnait encore quand vint la vague meurtrière.

J'ai repris connaissance à bord d'un bateau de plus de cent mètres de long et large d'une douzaine de mètres. C'était peut-être ça le paradis.

La mer n'était plus qu'une étendue bleue et calme sous le soleil d'été. À mes côtés, d'autres migrants d'Afrique subsaharienne – je n'en reconnaissais aucun – dormaient encore. Parmi eux, des femmes enceintes et des enfants. Je me sentais faible. J'avais faim. Pris de vertige, je tentai de me redresser. En vain.

Quand je me réveillai à nouveau, je réalisai combien nous étions nombreux à bord. Une femme – le capitaine ? – nous souhaita la bienvenue sur l'Odysseus, un navire qu'elle avait acquis pour venir en aide aux migrants en Méditerranée.

Après plusieurs refus de l'Italie et de l'Espagne, nous sommes enfin entrés dans le port de Marseille. Alors que les garde-côtes prenaient soin de nous, quelqu'un remarqua le carnet de Sembouyane que j'avais gardé dans un sachet en plastique et que, par miracle, je n'avais pas perdu.

On me demanda de raconter mon histoire.

Oui, aussi longue qu'est la nuit, le jour viendra.

Je l'ai vécu.

La résilience.

Bien affectueusement,

Alain

Remerciements

Je souhaite en premier lieu remercier ce chauffeur de taxi rencontré un matin brumeux de décembre 2016 et qui me raconta l'histoire de son frère disparu dans le désert. J'espère que Sembouyane lui rend hommage.

Toute ma gratitude va aussi à ma merveilleuse épouse Khadija et à ma famille, en particulier à Mäïmouna.

Des personnes qui me sont très chères m'ont également aidé par leur relecture, leurs encouragements, leur écoute. Qu'elles en soient remerciées.

Merci à Emmanuelle Collas, mon éditrice, cheville ouvrière de ce texte, qui l'a fait grandir. Merci aussi à Justine Collas pour ses relectures.

Merci à Bāïdy, Lémira, Sheikh Tijan, Christophe, Bachir, Mohamed, Abibou, Matar, Fatima, les Analyseurs et tous ceux sans qui il n'y aurait jamais eu de Khalil.

Aux poètes immortels, Socrate, Zacharia et Thio, à tous ceux que je n'ai pas cités et qui ont la poésie dans les veines.

À mes lecteurs, mille mercis.

Enfin, ma reconnaissance à l'agence littéraire Astier-Pécher, particulièrement Raphaël Thierry et Pierre Astier, pour leurs discussions. Merci.

Titres

parus
aux Éditions
Emmanuelle
Collas

Djâïli Amadou Amal

Les Impatientes

Marie Bardet

À la droite du père Babylift

Anouar Benmalek

L'Amour au temps des scélérats

Sikanda de Cayron

Le Sang des rois

Selahattin Demirtaş

L'Aurore

Et tournera la roue

Pauline Desnuelles

200 mètres nage libre

Khalil Diallo

L'Odyssée des oubliés

Dora Djann

Ouverture à la française

Cathy Galliègue

Et boire ma vie jusqu'à l'oubli

Zadig Hamroune

Le Miroir des princes

Nâzım Hikmet

Lettres à Taranta-Babu

Sabrina Kassa

Magic Bab el-Oued

Omar Khayyâm

Quatrains à odeur de vin et de rose

Sema Kılıçkaya

La Langue de personne

Marc Lepape

Seuls les nuages dessinent des montagnes

Mutt-Lon

Les 700 aveugles de Bafia

William Navarrete

Vidalina

William Navarrete et Pierre Bignami

Le Tour du monde en 80 saveurs

Prajwal Parajuly

Fuir et revenir

Grażyna Plebanek

Furie

